

Antoine Bave - Croulard

ECRITS AU CHRONOMETRE

Paradis sur mer

**Ici à paradis sur mer,
Le soir tombe sur
Les rochers crevassés,
Les pêcheurs fixés,
Les couples désœuvrés
Dans leur stupeur.**

**Ici à paradis sur mer,
Les enfants
Jouant à la guerre,
Rampent dans les dunes
Vers leurs ennemis habituels,
Et
Le regard absent des adolescentes
Ne voit pas le spectacle
Des contorsionnistes maigres,
Des acrobates obèses.**

**Ici à paradis sur mer
Le soir tombe sur
Un soleil de carton-pâte
Qui laisse la place aux néons.**

**Ici la mer est plate,
L'air est lourd,
Ils forment un couple divin.**

**Ici, étranger à son propre spectacle,
Ce qu'on dit être le temps,
Est un somnambule permanent.**

**Ici, au cimetière des insectes,
Perdu dans son propre silence,
Personne ne cherche à comprendre,
A Paradis sur mer.**

Ville américaine

**Ville américaine,
Ville noire sous le soleil,
Quadrillage de blocs et de parkings,
Remplie de bruits
La semaine,
Vidée par l'ennui
Le week-end.**

**Ville américaine,
Ames cachées derrière les verres
Teintés,
Arêtes glacées des gratte-ciel
Ankylosés.**

**Ville américaine,
Ville noire sous le soleil,
Solitaire,
Comme la peau d'un sein,
Tranchée par le fer,
Dont le sang
Coagule
A l'ombre épaisse de l'air.**

Cité de sable

**Cité de sable
Cité antique
Cité oubliée,
Tes dernières pierres
Sont
Au pied des vagues,
Le jeu
Des vents et des rouleaux.**

**Cité de sable
Cité oubliée,
Seul refuge
Entre l'océan et le désert
Des rats et des nomades.**

**Cité antique,
De grotesques voyageurs
Passent
Parfois sans te voir.
Les ravages du temps
Font
Un rempart à ton image,
Qui se perd,
dans
Les méandres du rivage
Barbare.**

**Cité oubliée,
Te souviens-tu
Seulement
Du rire de tes enfants ?**

Village

Quand j'étais petit,
Il me semblait si grand,
Le village,
Et ses gens pleins d'esprit,
Pareils à des acteurs.

Quand j'y revins,
Adolescent,
Il me parut tout réduit,
Et son temps immobile,
Et sa vie figée,
Tel un objet de musée.

Maintenant je le connais bien.
Il est lumineux,
Ni grand, ni petit,
Et ses gens silencieux,
Semblent vivre en eux-mêmes,
Intériorisés.

Mais je les connais tous.
A mesure je les vois
Qui se tassent,
Se creusent et se crevassent,
Semblables
A de vieux arbres,
Avant qu'ils ne meurent.

Enfant j'étais un ange

**Enfant j'étais un ange
Dans les processions d'été
Qui passaient
Devant des autels fleuris,
Bâtis autour de vierges
Si féminines,
Dont le vent d'autan
Balayait
De son souffle chaud et sec,
Les visages
Pleins de sagesse,
Y poussant la poussière
Des ruelles
De terre ocre.**

**Enfant j'étais un ange,
Vêtu d'une robe blanche,
Qui balançait des fumées d'encens,
D'une théière à chaînes,
Comme un drogué,
Tête alourdie
Par la chaleur et la vapeur,
Un ange drogué mélangeant tout,
Et les petites filles si sages,
Et les vierges en culottes roses,
Et les couronnes de roses blanches,
Si féminines,
Remplissant de mon encens,
L'ombre des ruelles
Et la place toute ocre,
Dans le bourdonnement
Des abeilles
Qui ne perdaient jamais la tête,
Elles.**

**Enfant j'étais un ange,
Drogué à l'encens,
Perdu sans ailes,
Au milieu des roses
Et des abeilles
Agaçantes.**

Autrefois dans les films

**Autrefois dans les films,
Jamais une femme
Ne se mettait nue
Vraiment.
Elle restait en combinaison
Ou en déshabillé,
Et elle avait raison.
Parfois elle s'allongeait
Et l'on voyait,
Le creux de ses reins
Ou bien
La crête de son bassin
Sous le satin,
Mais jamais au grand jamais
On ne voyait son sein.
Parfois on devinait,
Quand elle glissait
Sous la lune
Devant la fenêtre,
Le dessin de son corps,
Son corps de rêve.**

**Autrefois dans les films
Les femmes se déshabillaient
Mais
Elles n'étaient pas mises à nu.
On ne voyait jamais leurs seins,
Mais
Il y avait leurs regards et leurs mains.**

**Autrefois même au cinéma
Je n'avais jamais vu un sein.**

Dans les rues de la ville

**Dans les rues de la ville,
Qui peut me dire,
Où va le vent ?
D'où viennent les montagnes ?
Quand se couche la mer ?**

**Dans les rues de la ville,
Ces questions ne soulèvent,
Que la poussière,
Recouvrant la chaussée.**

**Qui peut me dire,
D'où vient le vent ?
Qu'est-ce que le ciel ?
Et que font les bêtes
Quand vient la neige ?**

**Dans les rues de la ville,
On me prend pour un enfant,
Et sans un sourire
On me dit :
« Tu es trop petit, mon ami,
Attends d'être plus grand. »**

**Alors, qui pourra me dire,
Dans les rues de la ville,
A part la poussière,
Où va le vent ?**

Cinéma d'hiver

**Le bleu que je préfère
Est celui d'un volet,
Unique et carré,
D'une maison moussue,
Au cœur de l'hiver,
Sur le ruisseau l'arche de pierre,
Trois bancs déportés
Posés sur sa fesse dodue,
Et les vieux à casquettes
Mettant des tabliers blancs
Pour venir le visiter.**

**Le bleu que je préfère
Est celui d'un volet,
Percé d'un cœur,
Taché et délavé.**

**Devant l'œil de ma caméra
Je suis allé le chercher.
Moteur ! dit l'opérateur,
Et souris !
Car tu es un opéra
Qui joue avec son chat.
Et je voyais son cœur,
A travers le mien,
Derrière la caméra.**

**Le bleu que je préfère,
Est celui d'un petit volet,
Unique et toujours ouvert,
Même au cœur de l'hiver.**

Millénaire naissance

**Mutant,
Je rêvais permanence.**

**Grattant,
Je cherchais conscience,
A l'aide de mon groin.**

**Passant,
Je lisais, aveugle,
Un message :**

**« La vie et la mort
Forment
Du temps,
Le couple incestueux.
Voyageur sans âge,
Tu es leur enfant. »**

**Partant,
J'achevais un bagage.**

**Pourtant,
Fuyant,
Je contemplais sans fin,
La millénaire naissance
Du lierre rouge
Au printemps.**

Matelot sans spécialité

**C'était un matelot sans spécialité,
Qui ne savait rien faire,
Même pas crier : terre !
Quand l'occasion s'en présentait.**

**C'était un matelot sans spécialité,
Qui se sentait toujours solitaire,
Même lorsqu'il donnait son identité.**

**Son père avait travaillé la terre,
C'était alors la seule chose à faire,
Car il fallait bien manger.**

**Mais lui,
Jamais ne reviendrait,
Là-bas,
Où ses ancêtres silencieux,
S'étaient laissés enfermer,
Après y être entrés
A la queue leu leu.**

**Mais lui,
S'était senti si abandonné,
Qu'il avait laissé père et mère,
Et toute cette terre
Qui l'avait enfanté.
Se laissant porter à travers l'éther,
Sur toutes ces mers.
Hissé dans ces mâts sur l'horizon réglé
Qui n'avait jamais eu de pairs.**

**C'était un matelot sans spécialité,
Perdu
Au milieu de la complexité,
Et qui ne savait
Que faire,
Même pas crier : terre !
Quand l'occasion s'en présentait.**

On voyage

**On voyage.
En s'éloignant de nous,
Tout signe
Se charge de poésie.
Etanchéité de l'esprit
Dans un monde chevelu.**

**On voyage.
En signe de deuil
Les sanctuaires abandonnés,
Portent leurs mousses.
La pensée et la vision
Se fondent dans l'inutile.
L'enseignement se prend à engraisser.**

**On voyage.
En s'éloignant des hommes,
On jette un regard confus
Sur les enfants.
On plaint les vieillards.
On voit dans les femmes
La matrice éduquée d'un système.
Restent les animaux,
Sacrifiés pour leur innocence.
Les paysages naïfs,
Qui bientôt,
Deviendront des usines.**

**On voyage.
Quatre bouteilles penchées
Sur une fenêtre d'osier.
Quatre arbres en carré
Sur un toit ondulé.
Les crabes de l'île Clipperton
Dorment sous les rumeurs de paix.**

**Au loin,
Des montagnes poilues
Comme des rhinocéros !**

Orchestre de vieillards

**Sous la rouille d'un toit,
Par la chaleur courbé,
Un orchestre de vieillards,
Décapité
Par la fumée du thé,
Tapote,
L'évanescence édentée
D'une musique pour les dieux,
Qu'ils inventent,
Accroupis dans la poussière,
De leurs instruments.**

**Eux, si décadents,
S'arrêtent
Si brusquement,
Qu'ils enferment la métaphysique,
Dans l'asymétrie d'une cloche,
Sans même effleurer
L'arythmie de leurs lèvres.**

**Eux, aussi vivants
Que des pendus à leurs échelles,
Aussi souples
Que des cercueils,
Aussi inutiles
Que des ailes.**

**Les doigts tordus
De leurs pieds nus,
Empreints de langues étrangères,
Jouant
Le bruit toujours perdu
Du sommeil de la terre.**

Les enfants noirs

**Extrêmement attentivement,
Les enfants noirs
Jouent avec rien, qui est leur rien.
Ils examinent des trouvailles,
Un rien qui est leur tout.
Scrupuleusement,
A genoux dans le sable,
Ils suivent à quatre pattes
De bêtes mille-pattes.
Ils se roulent dans la terre.
Intuitivement,
Ils suivent dans le sable
Les rythmes de leurs mères.
Il n'est pas besoin
De lire dans leurs rêves,
Pour dire
Le rythme de leur veille.
Les enfants noirs n'ont pas besoin
D'un maître pour vivre,
Le balancement
D'une palme dans le vent.
Les enfants noirs jouent
Avec la plage.
Ils tirent d'une ficelle
Leur long jouet de pirogue,
Taillé par leurs pères piroguiers,
On ne sait,
Par leurs pères piroguiers,
D'un morceau de fromager,
A la veillée,
On ne sait,
Tombé d'un manguier, là-bas,
Ou du geste d'un palétuvier,
Au baobab décharné.
Les enfants noirs jouent
Dans un tronc taillé,
Avec la vague et son rouleau
Etincelant
Dans l'été permanent.
Leurs joues posées
Sur le dos satiné de l'eau,
Suçant les vertèbres
De leurs mères et des journées,
Les enfants noirs sont assis.
Pourtant,
A huit ans déjà,**

**Pour les îles ils étaient partis,
Sur la tête un plateau de fruits,
Qu'ils espéraient vendre
Aux touristes nonchalants.
A huit ans déjà,
Pour les limbes ils étaient partis,
Sans l'ombre d'une croix
Sur leur dôme de coquillages blancs.
Maintenant
Les enfants noirs sont couchés
Dans la terre,
Sous la garde affectueuse
De la mer.
Plus n'est besoin
De lire dans leurs rêves,
Les enfants noirs dorment dans la terre
Comme sur le dos de leurs mères,
Qui furent leurs yeux,
Qui furent leurs jeux.
Et le doux balancement
Des palmes crissantes dans le vent,
Se force encore au mouvement
Au-dessus d'eux.
A huit ans
Déjà morts,
Ils sont partis,
Les enfants noircis,
Léchés par les mouches.**

Il y a longtemps

**Il y a longtemps,
Je travaillais enfant,
Sous le silence du village.**

Et

**Les mots sur les lèvres,
Les idées sur les livres,
Les oiseaux sur les fils,
Les femmes de la rue,
L'eau vive du ruisseau.**

N'étaient

Qu'une cascade de joie.

**Il me pénétrait
L'air frais du matin.**

**Elle me traversait
L'intimité des dieux.**

Et pourtant

Je n'étais pas amoureux.

Dorénavant

**Sur le calendrier
L'année s'est réduite
A un petit carré.**

**Dorénavant le matin,
Dans l'air cristallin,
Il est plus grand encore
Le silence.**

**Car ils sont partis
Ceux dont les pas
Me faisaient trembler.**

Au fond des mots

**Cherchant
Au fond des mots,
Le poème du moi
Sexualisé,
Comme le chat
Sur le dos couché,
Captivé par
Le chant des oiseaux.**

**Cherchant
Au fond des mots,
La plainte
Des baleines,
Comme la femme
La plus ancienne,
Assise au fond de nous,
Offre
Le premier frisson
D'amour.**

**La bêtise des mots,
La logique des sots,
La montée des eaux,
Effacent tout,
Sauf
Les chagrins d'amour.**

**Peu importe
Au fond
Qui lira ce poème !
Que ce soit
La femme
La plus ancienne,
Le puits
Le plus profond,
La flamme
La plus pâle,
L'âme au fond,
Reste
Le dernier refuge
Des mots.**

Chat qui dort

**Chat qui dort
Quand rien ne passe,
J'aime les ports,
Même fluviaux,
Aux remorqueurs lourds
Qui poussent l'eau
Et rien ne touchent.**

**Chat qui dort
Quand rien ne passe,
J'aime tout ce qui bouge,
J'aime les routes
Et leur flou passage,
Les aéroports
Et leur douce foule,
J'aime les tunnels
Et leurs trous noirs,
Les impasses
Où trépassé
La beauté des femmes.**

**Chat qui dort
Quand rien ne passe,
J'aime les villages
Aux si frêles espaces,
Qu'au seul son du violon,
Ils laissent la place.
J'aime les courses sans fin,
La folie des accélérations,
Loin des pères,
Loin des mères,
Mais
J'aime surtout les ports
Aux remorqueurs si lourds,
Qui poussent l'eau
Et rien ne touchent,**

**Chat qui dort
Quand
Plus rien ne passe.**

Dans ma fringante auto

**Et dans ma fringante auto je suis parti,
Conscient et effrayé
De la si infinie brièveté.
Vous qui m’entrevoyez,
Peut-être, je préférerais
Je ne sais quoi,
Peut-être,
Je ne sais qui
Je suis.
Au printemps,
Dans l’air déjà lourd de l’aube,
Lourd de tous les déchets du monde,
J’aurais pu être un oiseau qui pépie
Dans le grondement de la ville.
Suis-je poète
Parce que j’ai écrit
Dix lignes,
Alors que c’est « personne »
Qui a construit
Mille milliards de galaxies par seconde
Pendant des milliards d’années
A la puissance mille millions de milliards ?**

**Il s’en est fallu de si peu.
J’aurais pu être un bourreau nazi,
Plein de suffisance,
Froide morgue,
Durci au cœur.
Non-assistance à personne en danger.**

**La jeunesse et la santé
Je les ai prises
A tous ceux que j’ai laissés,
Ivre d’indifférence,
Sur le bord de la route.
Et dans ma fringante auto je suis parti.**

**Et sur le seuil
Il y avait chaque fois
Une femme en pleurs
Que j’abandonnais.
Une femme qui allait mourir.
En me retournant
J’arrachais d’invisibles fils,
Goutte à goutte, réanimation, stop,**

Arrêt des fonctions de vie.
Et je partais,
Contrepoids de la mort qui arrivait.

Bourreau nazi,
J'ai été la mort de bien des hommes,
Abandonnés comme des chiens
Ensanglantés sur le bord du fossé.

J'aurais pu être une femme,
Vous qui m'entrevoiez.
Une femme qui s'éveille
Dans la chaleur déjà lourde
Et poisseuse de la méditerranée.
J'aurais pu avoir
Les milliers de sens branchés
Dans les subtils méandres
D'un corps de mamelles,
Sans perdre conscience de l'infinie brièveté,
Vous qui m'entrevoiez.

J'aurais pu naître manœuvrier,
Et le rester,
Et sans plus de croyance
Aiguiser la matière,
Et vivre de morte manière,
La vie d'un chien dans ma fringante auto.

Mais est-ce que j'aurais pu ne pas naître,
Alors que personne parmi
Les trillions de trillions
De spermatozoïdes butés,
Ne cherchait vraiment ma venue,
Produite par le bazar de la nécessité ?

Ah ! vous qui entrevoiez dans ma fringante auto
La vie et son effrayante brièveté,
Est-ce que j'aurai le temps de vous dire,
Que j'aurais pu être un bourreau nazi,
Que j'aurais pu être une femme
D'une transparente blancheur,
Que j'aurais pu être l'oiseau de l'aube
Qui pépie avant le labeur ?
Et pourtant j'ai laissé sur les seuils
Les yeux qui m'aimaient.
J'ai coupé les fils ténus qui m'y attachaient.
Pour non-assistance à amour en danger,
Oui ! je mérite, à l'aube,
L'atroce vision de celui qui va être exécuté.

Nous nommons l'innommable

**Dans le catalogue universel
Des épluchures et des blessures,
Et
Sur la nudité des femmes,
Nous nommons l'innommable.**

**Aux carrefours des cités perdues,
Nous nommons l'innommable.**

**Vert au printemps,
Jaune en été,
Roux en automne,
Gris en hiver,
Qui dure toute l'année,
Son apparence se prend en photo
Pour avoir l'air de quelque chose.**

**C'est une fillette qui creuse
Les yeux de ses amants,
C'est une « traction avant » noire
Qui défile sur le boulevard
De l'éternité.**

**Où qu'on aille ici-bas,
On se heurte à la terre,
Sa petitesse et sa rotondité.
Et les étoiles tout autour,
Nous le répètent à l'infini.**

**Aux carrefours de nos cités perdues
Nous nommons l'innommable,
Ayant fait
Le dramatique choix
De la réalité et sa cruauté,
Ayant abandonné
Les animaux pour les machines,**

**Nous sommes
Tristan ayant assassiné Iseult.**

Nous, qui ne croyons plus

**Nous, qui ne croyons plus en Dieu,
Sommes redevenus mortels.**

Et

**Nos cathédrales jadis
Taillées jusqu'au sang,
Sont désormais réduites
A de simples alignements.**

Et

**Les décors de nos superbes productions
Ne servent plus qu'à
Creuser l'air du temps.**

**Nous, qui avons perdu tous nos dieux,
Sommes infiniment plus mortels,**

**Au milieu du bric-à-brac de
Nos façades conformes,
Nos parkings bouffons,
Nos couloirs de circulation,
Nos dortoirs de pensions,
Nos cellules de prisons,
Nos tenues uniformes,
Nos défilés militaires
Ou de mode,
Nos vieillards obèses
Séduisant
Des adolescents squelettes.**

**Nous, qui ne croyons plus aux dieux,
Sommes devenus diablement**

Mortels,

**Condamnés à errer éternellement
Dans les allées
De nos odieux cimetières.**

Une ouvrière meurt

**Une ouvrière meurt
Chaque mois
En douce France
Dans une usine de poudre
De cartouches de chasse.
Et
Les jeunes lièvres
Qui agonisent lentement
Dans les clairières en pleurs
Les matins brumeux
Sous les coups de feu
Des chasseurs incestueux,**

**Se cotisent
Pour leur faire parvenir
Une patte de fourrure
Qu'on pose
Sur leur cercueil.
Et
Le curé de choc
En blouson noir
Monte dans la chaire
Lire un éloge funèbre
Taillé dans sa chair,
Un éloge funèbre
Qui lui a été dicté
Par Dieu le père
En personne,

En l'absence de son fils
Retenu ailleurs
Par un rendez-vous d'affaires**

Urgent.

Publicité

Trois femmes nues en réclame
Sur le panneau glacé
D'un arrêt d'autobus,
Et leurs sexes bombés frisent au vent,
Provocants.
Et elles sourient à belles dents,
Comme les têtes de mort
Qu'elles seront dans soixante ans.

Trois femmes nues couchées
Sur la chaussée,
Et le panneau qui les réclame
Est cassé.
Trois femmes nues,
Dont les corps bruns,
Dans les verres brisés,
Sont couchées sur la chaussée,
Sous trois hommes blancs
Dont les sexes graissés,
Vont et viennent
Dans les affres de la jouissance,
Vont et viennent
Dans leurs sexes bombés
Provocants.

Et comme la marée sur la chaussée
Les automobiles se sont arrêtées,
Et déjà s'avance la maréchaussée
Avec son carnet
Et plusieurs siècles de décrets,
Avec à ses pieds
Trois femmes nues qui sourient,
Leurs sexes bombés
Ouverts jusqu'au vent,
Avalant goulûment la semence
Et l'orgasme de la jouissance
De
Trois hommes blancs
Dont les sexes satisfaits
Dans un moment
Vont retomber brisés
Dans les panneaux de publicité.

Crimes impunis

**Il est des crimes restés impunis
Dans les bunkers de l'information.
Il est des tortures et des viols
Dont Sade lui-même frémit encore.**

**Toutes ces jeunes téléphonistes,
Ces sténodactylos de l'écoute,
Fichées dans les slips de nylon
De leurs « Prisunic » à tétons,
Prises dans leurs sièges de plastique,
Pénétrées par leurs cylindres absorbants
Aux impertinentes ficelles.
Casquées et parcourues par l'électricité,
Ecoutant et écoutées,
Liées, reliées et connectées de toutes parts
Aux standards,
Et pour être dans la norme,
Absorbant leurs pilules de synthèse.**

**Il y a des crimes qui resteront impunis
Dans les bunkers de la science.
Il y a des tortures et des viols
Dont Sade lui-même frémirait.**

**Tous les jeunes chats,
Chez nous venus chercher refuge
Des millénaires plaines de l'Asie,
Traités comme des choses
Dans les laboratoires du savoir,
Les électrodes des grands physiciens
Plantés dans leurs cerveaux,
Casqués, espionnés et fichés de toutes parts,
Torturés par l'électricité
Des grands ordinateurs
De la religion suprême de l'humanité.**

**Jamais ne donnerez votre secret,
Chats si doux
Et
Jeunes femmes des téléphones.**

Humbles

**Humbles, oubliés déjà de leur vivant.
Sur des grabats, sous des galetas,
Ont mené leurs combats,
Donnant leurs secondes d'existence,
Au goutte à goutte avec leurs semblables.**

**Humbles, qui furent jugés misérables,
Disparus maintenant,
Effacés de notre mémoire,
Vous, qui ne serez jamais inscrits,
dans les post-scriptum
Des tablettes de l'histoire,
Même collectivement.**

**Humbles, qu'on a appelé simples,
Parce que sans révolte.
Moutons, qui n'ont pas crié
Sous la lame ébréchée,
Qui n'ont pas osé
Regarder leur maître
Qui les égorgeait,
De peur de le troubler,
Pourquoi avez-vous accompli
Cette longue traversée,
Le dos courbé, les yeux baissés,
Sans même un graffiti
Sur vos murs de campagne ?**

**Y avait-il un message dans votre unique passage ?
N'étiez-vous
Qu'un coup de balai dans notre inconscient ?
Ou bien tout simplement,
N'étiez-vous qu'un caprice de plus
De la nature
Et de ses déroutants enchantements ?**

Trois femmes

J'ai aimé trois femmes
Qui n'avaient pas vingt ans.
La première, couleur de lys,
A été la sœur, a été la mère,
De mon adolescence à vif.
Le monde était pour nous
Une chambre rideaux tirés.
A l'intérieur pendant sept étés,
Nous n'avons cessé de nous explorer.
Un jour elle s'est mariée
Pour entrer à son tour
Dans la réalité.
Et je suis mort pour la première fois.
Mon cœur est devenu tout gris,
Une drôle d'odeur s'en échappait,
Que j'ai traînée au cimetière perdu
Des amours oubliées.

J'ai aimé trois femmes
Qui n'avaient pas vingt ans.
La deuxième, couleur de miel,
A été l'épouse, a été la mère,
De ma famine de famille.
Sept ans je lui ai servi d'époux,
Dans ces épousailles de la terre
Qui collent sous le joug
Les amoureux si doux.
Un jour elle est partie,
Pleine de courroux
Et je suis mort pour la deuxième fois.

J'ai aimé trois femmes
Qui n'avaient pas vingt ans.
La troisième, couleur d'ambre,
Le soir la lune dans l'eau qui tremble,
A été la fille, a été la mère
De mon angoisse du temps.
Sept mois rien n'a compté
Que notre amour de porcelaine.
Un quart de siècle nous séparait.
Pour nous rapprocher

**Nous avons des ailes,
Que dieu lui-même nous avait tressé.
Mais nos baisers seraient limités,
Ainsi en avait-il décidé.
Un jour nos chemins se sont séparés,
Et dans mon corps désarmé,
Un trou sans fond s'est creusé,
Dans lequel j'ai été emporté,
Et je suis mort pour la troisième fois.**

**J'ai aimé trois femmes
Qui n'avaient pas vingt ans.
La première, couleur de lys,
La deuxième, couleur de miel,
La troisième, couleur d'ambre,
Mais le soir,
La lune dans l'eau qui tremble
A emporté mes bien-aimées.**

Seins

**Seins saints,
Sauvages et dérisoires.
Eglise citadelle
Triplement ceinte.
Enceinte lisse,
Enceinte bourgeonnante et bouillonnante,
Enceinte sournoise et solitaire.**

**Seins saints.
Forteresses du désert
Oubliées,
Et pourtant,
Vases communicants
Des possibles
Univers divins.**

Femme de ménage

**Ce sont les flics de l'inconscient,
Même pas connus de la sécurité sociale.**

Je n'ai rien contre eux,

Mais,

J'étais amoureux d'une femme de ménage.

Elle était forte, elle était calme.

Je lui proposais de nous mettre en ménage,

Mais les flics de l'inconscient

Qui travaillent dans le noir,

Sont venus nous chercher,

Pour nous interroger

Et nous faire avouer,

Puisque devant eux

Nous étions tout nus.

Puis nous ont relâchés,

Pour surveiller

Notre liberté retrouvée.

Elle était forte, elle était calme.

Son corps avait connu la dure,

C'est pour cela qu'elle restait grave.

Mais dans mes bras c'était la femme,

Même pas inscrite à la sécurité sociale.

Depuis longtemps pour me déclarer

J'avais hésité.

Devant elle, si grave, si calme,

Je n'osais pas avouer,

Ce qui dans le noir me travaillait.

Puis un jour je l'ai embrassée,

Et les flics de l'inconscient

Toujours à l'écoute,

Sont venus,

Et nous ont emmenés,

Et la sécurité sociale n'a pas payé.

Réalité du corps

**Réalité du corps
De l'autre,
Tant désiré,
Et entouré.
Dehors dedans
Exacerbé.**

**Mais où porte le regard ?
Au plus profond de la forêt,
Le visqueux vagin
Est appelé en vain.**

**Les chiens !
Mais que font les chiens !**

**Réalité du corps
Et de l'espèce.
Voici notre sort.
Et qu'est-ce qui en ressort ?
Le vide sous les caresses.**

**Et cette enveloppe de chair,
Qu'est-ce qu'il en reste ?**

**Le désir traqué
Aux quatre coins des murs.
Il hurle,
Il cogne.**

**Réalité du corps.
Cri
De la bête féroce
Qu'on va égorger !**

Cette plainte dans le désert

**Cette plainte dans le désert,
Mais il n'y a personne.**

**Cette pierre dans le désert,
Mais il n'y a que le vent.**

**Cette forme dans le désert,
Mais ce n'est qu'un mirage.**

**Il ne veut pas de moi,
Et je reste seul,**

**Avec cette pierre,
Avec cette plainte,**

**Robinson Crusôé
De l'amour.**

Nous cherchons des anges

**Nous cherchons des anges
Et
Nous heurtons à des êtres,
Durs comme des chênes,
Insensibles comme des tics.**

**Nous cherchons des anges
Et
Nous heurtons à des êtres,
Qui meurent et naissent
Dans le sang,
Et blindent d'acier
Le court chemin
Qu'ils gravissent péniblement,
Au cours de leur trace
Laissée sur le néant.**

**Météorites
De la peur et de l'angoisse,
Pâles traces électroniques
Sur les parois de notre caverne,
Qui se prennent pour Dieu,
Alors que
Leur seul infini
Est
Le vide immense,
Le vide universel,
Dont ils sont nés,
Et
Qui emplit à flot
Leurs âmes qui dérivent.**

En traversant la rue

**Ce matin
En traversant la rue
J'ai vu
Un monsieur
Au chapeau gris
Qui m'arrivait au nombril,
Dans sa main
Il tenait l'aurore.
Ce matin
Traversant la rue
J'ai vu
Un marin chétif
Qui tanguait,
La marée avait dû
L'égarer.
Ce matin
En travers de la rue
J'ai vu
Dans les bras de sa mère,
Un bébé joufflu
Qui louchait,
Tétanisé
Dans son linceul de montagne.**

**Oh ! Femmes !
Allez-vous arrêter
De mettre sur le marché
D'un monde,
Sans discernement,
Toutes ces simagrées
Entassées sur les trottoirs
Et dans
Ces automobiles
Aux ressorts
Si grinçants.**

La fille des H.L.M.

**Les cacatoès ont déserté
La brousse des banlieues.
Devant la gare désaffectée
Dont la muraille affiche
Le langage déconnecté,
Rouillent les gisantes carcasses
Et
Bouillent les signes gutturaux.
Mais
Cachée derrière le palier
Personne ne voit
La fille des H.L.M.**

**Un chien pleure dans son cœur.
Plus belle que les blés
Sous les orages d'été,
De la pelote de son sexe
Elle tricote un pull-over.
Elle porte le regard déchiré
De l'amante dénudant son sein
Pour vous permettre
D'y allumer une cigarette,
Dans le mal de ne pas être aimée,
La fille des H.L.M.**

**Elle tricote
Le long temps de l'ennui
En pensant
Qu'elle danse un flamenco
Qui dure toute la nuit.
Elle tricote
En pensant
Qu'elle tient dans la main,
Un oiseau de lumière,
La fille des H.L.M.**

**Sa dernière vision,
Du linge flottant
Au vent d'une terrasse.
C'est ainsi qu'un matin**

**Elle ne s'éveille pas
La fille des H.L.M.**

Jeune morte

Le téléphone
Dans son cœur
A crié :
Venez vite !
Elle se meurt !
Il est parti,
Comme un fou,
Il est arrivé.
Elle était là
Sans résistance,
Devant lui
Allongée.
Devant elle
Il s'est agenouillé,
A pris sa tête
Déjà roide,
Et sur sa bouche
Déjà froide,
Il a posé un baiser.
Lui,
Qui n'avait rêvé,
Que de ses caresses.
Lui,
Qui n'avait osé,
La courbe de ses reins,
La douceur de ses seins,
Sous sa blouse légère,
Voilà
Où elle en était,
Elle,
Qui se dérobaît,
Dure et glacée.
Maintenant,
Elle ne se refusait
Que pour l'éternité
Avec tous ses regrets
De n'être plus pour lui
Qu'une jeune morte.

Enterrement de la jeune morte

Dans l'axe d'une ruelle
Aux pavés solitaires depuis des siècles,
Une cloche
Dépose son glas militaire,
Sur un ruisseau des pleurs et des grincements.
Sous la pluie,
Corsetée dans son linceul,
Une jeune morte de treize printemps.
Son cercueil blanc,
Couvert de limaces noires
Sous le regard
De l'innocence des arbres,
Grince
En raclant le mur de l'escalier,
Porté par
Des mains croûteuses,
Des dos voûtés,
Des bérets luisants,
Des visages creusés.

Là-bas,
Un mouton au regard perdu
Dans le reflet d'un bassin.
Là-bas,
Une échelle de fer hurlant
L'imminence d'un accouchement.
Là-bas,
Une cascade de lacs verts
Laqués dans leur virginité.
Là-bas,
Un groupe de sapins ulcérés
D'être troublés dans leurs pensées.

Une journée ordinaire

Ce fut
Une journée bien ordinaire,
Comme les autres,
Très longue,
Jamais finie,
Perdue sans regret,
Morne,
Où tout semble gris,
Où même l'amour est indifférent,
Où rien n'arrive,
Qu'on voudrait fuir,
Où l'on se refuse d'accomplir
Les tâches banales
De l'indifférence quotidienne,
Où ce refus même vous enferme
Dans la solitude,
Où pas un seul regard pour vous distraire
N'a percé
Sous l'avalanche grise des nuages,
Qui a envahi toute la journée
Comme un défilé militaire,
D'un pas lourd et cadencé,
Absurde et sans fin.
Une journée sans but
Où rien n'a été.

Alors il a pris son manteau,
Laisse son travail,
Descendu l'escalier,
Et devant la porte
Le patron l'attendait.
Alors il a repris l'escalier,
Enlevé son manteau,
S'est remis au travail,
Sans savoir ce qu'il lui arrivait.

Puis, après avoir écrit ce qu'il s'était passé,
Il mit son chapeau
Et
Repartit cette fois définitivement,
Pour de bon et sans penser à rien,
Devant le portier aphone
Au gosier obstrué
Par dix tonnes de crasse.

Angoisse

Derrière le verre, seul, devant mon verre.
Bistrot.
Au trot, des gens passaient, pressés.
Espace de verre, espace compressé.
Derrière, espèce passante.
A travers le dioptre du verre,
Ils trottaient vers leur boulot,
En vélo.
Il pleuvait l'eau.
Successivement ils passaient,
Quand déjà saisies par la beauté,
Deux formes sur leurs hanches agaçantes,
Beautés s'exprimant de dos,
Beautés éclaboussant le mouvement,
L'annonçaient,
Elle qui arrivait maintenant dans la noire indifférence
De la place grise sous la pluie.
Déplacement de ce corps,
Moulage de ce corps,
Dans l'espace de la générale indifférence,
Beauté ignorée qui va disparaître,
Qui sera probablement à jamais égarée,
Douleur de la beauté qui disparaît,
Perte incessante par le vide aspirée,
La vraie beauté reste cachée et donc ignorée.
Celle qu'on nous montre est une momie de musée,
Une amulette dans ses bandelettes.
La vraie beauté reste vivante,
Incessante passante fuyante.
Sensible forme insaisissable,
La beauté passe
Et puis s'efface sur la rétine
Et c'est l'oubli.
Dans le déluge de l'ordinaire magnificence
La beauté passe rarement deux fois.
Sachez-le.
Dans la générale indifférence,
Dans la différence généralisée,
Robe rouge éclatante à travers la place grise sous la pluie,
Fugace rencontre d'un regard et de la beauté,
Sait-elle elle-même qui elle est ?
Angoisse.
Je paye et je m'en vais.

C'est juillet mon amour

**C'est juillet mon amour,
Derrière ton comptoir pour chiens.**

**Il va fondre sur toi,
C'est tout ce que je vois.**

**C'est juillet mon amour,
Et sur tes bras,
Le soleil est déjà passé,
Et je ne vois plus rien,
Ni ton sourire triste,
Ni ton iris noir,
Ni l'ombre de tes seins,
Qui n'ont jamais poussé,
Dans ce climat de chien.
Tu les ficelles si bien.**

**C'est juillet mon amour,
Et derrière ton comptoir,
Tu tapes d'un doigt.
Et derrière tes lunettes,
Tu regarde d'un œil.
Et derrière tes lèvres,
Tu cache le reste.
Et le col de ta blouse,
Et les plis de ta jupe,
Dissimulent
Jusqu'à ton maintien.**

**C'est juillet mon amour,
Et c'est déjà la fin.
Derrière toi
Le calendrier reflète
L'asphalte humide.
Moi qui ne suis qu'un chat,
Est-ce que tu peux comprendre
Mon désarroi ?**

Dolente jeune fille

**Dolente jeune fille,
Adolescente cendrée,
On ne sait quelle couleur te donner.
Blanche pour ton superbe silence,
Noire pour ta fine cécité,
Rouge pour tes fleuves de sang,
Grise pour la pyramide de tes ossements,
Mais à jamais étincelante
Pour tes armes immaculées.**

**Dolente jeune fille,
Adolescente cendrée,
Quand tu marches,
Tu es la perle de l'aurore.
Quand tu erres,
Fagotée dans ton pantalon de toile,
La gémellité de tes seins
Perce
La glace du crépuscule.
Quand tu te baignes,
Le duvet de ton sexe nu
Tressaille
Sous son mufle de clown.**

**Dolente jeune fille,
Nuage dont un seul voile
Déchire ton être,
Brouillard fuyant
Sur ta peau d'intouchable,
Feu de paille menant
Vers la douce mort,
Adolescente cendrée,
On ne sait
Qui est ta véritable mère,
Ni
Quelle couleur te donner !**

Le parapluie de paradis

**Trois petites filles sous un parapluie,
Traversant un grand espace indéfini,
Dans une île du nord de l'Océanie,
Et la pluie lourde des tropiques,
Qui pique et repique.
Trois petites filles qui traversent le paradis,
Sur leurs six petits pieds nus,
Et six yeux fendus,
Qui me regardent et sourient,
En travers de la pluie,
Au centre d'un grand espace noir,
Dont je suis l'une des têtes
Hirsute et poilue.**

**Et dans le vide du hall
D'un banal hôtel international,
Trois femmes blanches jouent au scrabble,
Sous les pales agitant l'air tropical.
Trois femmes blanches mises à nu,
Sous la transparence de leurs voiles
Et la clarté précise du contre-jour.
Trois femmes blanches
Dont on peut voir les duvets noirs,
Dans la lucidité de leurs voiles.
Trois femmes blanches
Mises à nu par la transparence,
Attendent sans en avoir l'air,
Dans le vide d'une île de l'Océanie.**

**Et pendant ce temps-là,
Le parapluie de paradis
S'en est allé avec la pluie.**

Existence

On dit fièrement :
L'existence !
Mais
Nous ne sommes que ses
Esclaves !
Et même en disant cela,
Nous n'avons
Rien dit !

Car,
Une musique de force militaire
Fait défiler
Devant nous
Les images !
Car,
Sur la terre,
La neige a beau tomber,
On découvre tous les jours,
D'immenses charniers
Comblés
De nos insupportables regrets.
Car,
Si au même instant,
De nombreux couples allongés,
Râlent de plaisir,
Bien d'autres,
Poussent leurs derniers râles
D'agonie !
Car,
Finalement,
Nous ne sommes
Qu'une équipe de cinéma fantôme,
Donnant à manger à des chiens
Tranquilles,
La chair qui s'accroche
Au dernier os
Du dernier
Des Hurons,
Avec pour projecteur de scène,
Ironique,
Le scialytique étriqué de la lune.

Mante religieuse

**Ô mante religieuse !
Toi, qui fit tes petits,
Sur les ferrailles d'une démolition,
Avais-tu perdu la tête ?**

**Et toi, l'oiseau !
L'œil toujours en éveil,
Et qui pourtant,
Laissa détruire ton nid
Par la machine gloutonne,
Voulais-tu disparaître ?**

**Et toi, papillon de nuit !
Vivant tes dernières heures,
En rêvant sous la pluie,
Dans un océan de béton,
Quel désespoir t'anime ?**

**Et toi, trop belle demoiselle !
Qui crie « je t'aime ! », au vent qui passe,
Laissant trépasser
Dans ta coquette véhémence,
Les amours tendres et charnelles,
Peut-on dire
Que
Tu es vivante ?**

**Et vous tous,
Est-ce que
Vous existez vraiment ?**

Le soleil ce matin

**Le soleil ce matin
Dessine son désir,
Gravant notre destin
Au fond de la chambre obscure.
Il imprime
Les forces du vent
Sur les vagues du tapis.
Il développe
En contrepoint
Des forces confuses
Pour augmenter nos craintes.
Seul dans son coin,
Le bouton blanc
De la porte
brille
Dans sa solitude.
Tandis que,
Reposant dans ma main,
Le bouton brun
De ton sein,
Dort
Sous la couverture.
Plus loin,
Dans l'ombre
Accroupi,
On devine
Un souhait à demi effacé,
Reflète
D'une volonté passée,
En train
De se noyer
Dans une flaque de soleil.**

Si j'ai une fille

**Un jour lointain
Si j'ai une fille,
Je lui donnerai
Un nom de femme
Que j'ai trouvé
Dans un jardin.**

**Un nom de femme
Que j'ai oublié,
Qui était écrit
Sur un bois peint,
Planté dans la terre
D'un jardin.**

**Un jour lointain
Si j'ai une fille,
Je lui donnerai
Un nom qui sera,
Le nom d'une femme
Oubliée,
Qui dort
Sous une croix,
Dans la terre
D'un jardin,
Veillée
Par des esprits féminins.**

Fumée des thés d'hiver

**Fumées d'été,
Fumées d'hiver.
Derrière les verres,
Les cheminées.
Fumée des thés d'hiver,
Ô Afrique verte !
Si je pouvais le dessiner
Ce matin tout triste.
J'étais assise
Derrière la fenêtre,
Et l'Afrique
Jouait sa musique.
C'était l'hiver,
Qui jouait l'été,
Qui jouait
L'Afrique l'hiver.
La musique déplaçait
Son rythme rapide,
Son hymne
A l'immobilité.
De l'Afrique éternelle.
Le thé déroulait
Sans fin sa fumée,
Derrière,
La cheminée
Déroulait la sienne.
Dans la buée,
Ombre furtive,
J'étais leur fumet.
Afrique éternelle !
Un instant s'accordaient
L'été, l'hiver, les raisons.
Un instant,
La musique jouait
L'Afrique en hiver,
Et le reste du temps,
N'était que désert
Et pompier.
Fallait-il le dessiner
Cet instant privé,
Buée d'espace,
Fumée d'amour ?
Fallait-il le dessiner,
Avant qu'emporté
Par le vol de l'instance ?
Fallait-il le dessiner,**

**Ou le décrire,
Ou le crier pour les cahiers ?
Pour ces bibliothèques,
Dressées à la porte du désert néant ?
Ton désert !
Ô Afrique éternelle !
Mon enfant !**

Imprenables citadelles

**La peur de l'instant,
L'angoisse sans raison,
Arrivent
Par la vitre dépolie
De la maison.
Tout autour,
La forêt elle,
Joue
Au silence des sourds.
Derrière,
Les hommes bœufs,
Attelés à leur joug,
Avancent en aveugles
Sur la terre sablonneuse.
Plus haut,
Les écureuils
Grimpent leurs échelles,
Sous le regard ravi
Des amants bannis.
Eux qui admirent
La sagesse des hippocampes,
Les ailes veloutées
De papillons,
Le bruissement des cerfs-volants,
Le claquement des huniers
Dans le vent.
Eux,
Râlant au raz rugueux des rochers,
Eux,
Branchés sur le ronronnement
Des vitesses océanes,
Eux,
Fuyant à jamais
Les imprenables citadelles.**

**Le grattement de la terre
Sous le ciel pommelé,
Caresse leur chair
Rassasiée.**

La belle chenille

**Oh ! Monsieur s'il vous plaît !
Le spécialiste de la vie !
Faites-moi un corps de vingt ans,
Une tête de quarante,
Et ne pas vieillir !
Les pieds je m'en fiche !
Les pieds je m'en fiche !**

**Oh ! Madame s'il vous plaît !
La spécialiste de l'amour !
Faites-moi un filtre garanti mille ans,
D'une fille de seize ans,
Dans la pureté des sentiments,
L'éclat de l'adolescence,
Et sous sa peau coulant,
Le ruisseau des sangs mêlés,
Sauvagement bouillis
Dans le ventre du monde.**

**Oh ! Déesse s'il vous plaît !
La technicienne du désir !
Faites-lui des yeux qui se perdent,
Dans les puits sans fond,
Où s'accrochent les âmes.
Faites-lui le visage
Du matin si calme,
Le sein ferme tel un doux volcan.
Faites-lui son sexe,
La belle chenille,
Sur son corps qui ondule,
Qui ondule.**

**Oh ! Les pieds je m'en fiche !
Si vous saviez,
Je m'en fiche !**

La nuit est une sirène

**La nuit est une sirène
Qui dort sur l'onde amère.
Comme nous elle appartient
A l'univers primaire.**

**Et chaque matin,
Dans l'aube de verre,
Sous le regard pervers
Des noires caravelles,
Elle lève à tire-d'aile
Ses mirages éphémères.**

**Et chaque soir,
Lassée de son miroir,
Elle revient,
Rêvant de lune,
Plonger au sein
De l'onde mère.**

**La nuit est une sirène,
Qui dort dans l'onde amère,
Et nous aussi
Avons la même mère.**

Bleu du ciel

**Bleu du ciel !
Tapisserie de l'infini,
Chambre abstraite,
En laquelle
Dieu nous tient.**

**Bleu du ciel !
Fou tournoyant
Faisant vibrer les océans,
Donnant seul un sens
A notre imaginaire mouvement ;**

**Bleu du ciel !
Longueur d'onde errante,
Courbée par les ans
Sur l'horizon fuyant.
Messager sans message,
Qui nous prend
Dans tes filets transparents.**

**Bleu du ciel !
Levé par le néant,
Tu nais d'une femme vent,
Qui parcourt l'univers
D'un geste.**

**Bleu du ciel !
Vague
Moutonnante,
Frisante,
Déferlante,
Déjà vaste.**

Îles

**Îles ! Univers terrés.
Sont-elles des îles ?
Sont-ils à elles
Ces milliers d'yeux ?**

**Îlots ! Eclats éclos
Du paradis dépecé.
Nuages ensevelis.
Îles sous la mer
Où nagent
Ces longs désirs des dieux.**

**Îlettes ! Débris peureux.
Morceaux chutés.
Sont-ils à elles
Ces nuages côtelés,
Dans les remous de l'air ?**

**Îles ! Ils !
Bonheurs transparents
En nous oubliés.
Sont-elles des îles
Ces ensevelies de l'onde,
Par milliers non nées
Du claustra de la nuit ?**

**Îles ! Elles !
Volages voiles
Aux fenêtres
Du silence blanc.**

**Silencieuses !
Jamais elles ne porteront
L'esprit groupé des éoliennes,
La mélopée des bambous percés.**

Les chalutiers

**Ils sont tous là,
Les chalutiers.
Et l'océan s'en est allé.
Penchés sur le fond de vase,
Les algues font des taches,
Et les mouettes relâchent
Sur leurs mâts.**

**Ils ont de jolis noms.
Le destin du marin,
Le papillon des flots,
Le fantôme des mers,
Le berceau de Moïse,
La boîte à malice.**

**Le vent souffle en rafales,
Et l'on entend son râle,
Qu'il exhale de sa cathédrale.**

**Et les petites gens,
Crapauds craintifs
Et maladifs,
Viennent les voir,
Sur la jetée,
Les jours
Où ils ont congé.**

**Ils sont tous là,
Les chalutiers.
Et l'océan
Qui plus loin
S'en est allé,
Broute là-bas
Les prés,
Gloutonnement.**

Infinie tristesse

**Infinie tristesse
Des bateaux,
Que la mer
Vient lécher
En vain,
Car ils vont
Lentement mourir
Sur la terre,
Face à cette caresse.**

**Infini supplice
Des bateaux,
Que la rouille
Vient dévorer
Sournoisement,
Enlisés dans le sable.**

**Infinie solitude
Des bateaux,
Que le rythme du temps
Désarticule.
Pour eux,
Point de tombeau,
Point de chapelle,
Qui cache à la vue
Leur pourrissement.**

**Face à la mer,
Ils souffriront.
Et pendant
Encore longtemps,
Les embruns
Vont mouiller
Leurs yeux rouillés
Qu'ils ne peuvent plus fermer.**

**Et derrière eux,
Ils ne verront jamais
La multitude
Qui partout va pousser.**

Souterrains désespoirs

**Bribes de vie,
Débris du vent.
A quoi pensent
Tous ces vieillards,
Momies aux yeux de têtards,
Dans l'océan d'acier
Aux mouettes plongeantes ?
Ces vieillards statufiés,
Sur le pas de leurs portes
Ou
Les fauteuils de leurs appartements ?**

**Bribes du vent,
Débris de vie.
Aux temps lointains
Ils naviguaient
Sur toutes les eaux du globe.
Cris des mouettes
Perçant le printemps.
Des caravelles
Ils avaient croisées,
Mystérieuses
Jusque dans leurs équipages.
A la fin de leur vie,
Sur eux-mêmes
Ils se replient,
Et leurs yeux se déplient,
Et roulent
Sur le paysage,
Une dernière fois
Avant le grand départ.
Ainsi,
Après les naufrages,
Les noyés reviennent
Sur les plages,
Offrir leur noir visage,
En dernier hommage,
Aux crabes
Des
Souterrains désespoirs.**

Vieux cuirassés

**Nous sommes de vieilles photos
Enfermées dans des boîtes.
Figés,
Postés,
Dans des sourires étroits,
Dans des cadres
Tout plats.
Nous sommes
Quelques objets
Que nous avons aimés,
Sur lesquels
Nous avons travaillé.**

**Vieux cuirassiers moussus,
Penchés à la ferraille,
Couverts de pleurs de mousses,
Dont certains jamais
Ne s'effaceront.
Les heures de quart
Où l'on veille
A la lampe tremblotante.
Les fébriles calculs du point
Dans la brume
Et ses traquenards.
Le coup de tonnerre
Des canons.
Le cœur qui cogne
Du moteur,
Faisait vibrer vos paroles,
Qui aujourd'hui
Se sont tues.
Vieilles photos,
Vieux cuirassés,
Sombrent finalement
Dans l'oubli du passé,
Qui était pourtant,
Rutilant,
Terrifiant
Et joyeux.**

Un jour nous saurons

**Un jour nous saurons
Que,
Le jour n'était qu'une proposition.**

**Un jour nous saurons
Que,
Le temps n'était qu'un rêve.
Et l'espace
Une commodité
Pour cacher
Notre nudité.**

**Un jour nous saurons
Que,
Savoir est une plaie
Qui jamais ne se ferme,
Et l'être
Une honte sournoise.**

**Un jour nous saurons
Que,
Le jour n'était qu'une proposition,
La nuit un cauchemar.**

**Un jour nous saurons,
Personne ne sait quand,
Que,
Nous ne saurons rien.**

Je suis ailleurs

**Hier et demain
Ont rendez-vous ici,
Et moi,
Je suis ailleurs.
Mais
Qu'est-ce que l'apparence ?
Les indices d'un autre monde ?
Non !
Un tas d'immondices
Et d'à priori.
Mais
Qu'est-ce que l'apparence ?
Un personnage féminin ?
Non !
L'élevage des porcs.
Un gourbi en parpaings ?
La fabrication des mitraillettes !
Le silence du désert ?
Une affiche publicitaire !
Et,
Pendant ce temps-là,
Un âne passe devant moi,
Plus insensible aux coups
Qu'une femme voilée.
Et sur les terrasses alentour,
Du linge claque au vent
Des antennes de télévision.**

**Hier et demain
Ont rendez-vous ici,
Et moi,
Je suis où ?**

Le candidat

Il rentre au pas d'un mouton tondu,
Le candidat,
Étouffé par l'herbe de la moquette.
Le silence
Crispé de la pièce,
Est en lui.
Il remarque en entrant,
Une lampe bleue,
Dont l'examineur suçote le fil,
Deux tableaux non signés,
Sans cadres,
Représentant,
l'un une spirale,
L'autre un quart de soleil rose.
Rond comme un petit patapouf,
L'examineur,
Un brin moqueur,
Et ron et ron, petit patapon,
Arrache fébrilement
La page d'un minuscule bloc,
Puis déchire tout le reste.
Et cela prend un siècle.
A gauche d'un coup d'œil,
Il y a la rue,
A travers les stores plissés,
A lamelles déglinguées,
Qui frémissent dans leur nudité.
« Toute nudité est également troublante »,
Énonce l'examineur.
« Donnez-m'en un exemple ».
« Celle d'une pièce ? »
« Celle d'une femme ? »
« Celle d'une âme ? »
Répond en hésitant le candidat,
Déroulant ainsi
La nuit sans histoire
De sa carrière académique
Brisée.
Au loin,
On perçoit gauchement
Les pleurs
D'une mendiante.

L'habitude tisse

**L'habitude tisse dans votre moelle
Des habits couverts d'hébétude.
Quand le souffle du soir déjà,
Couvre de rides votre visage,
Dans son horreur glacée,
Vous constatez,
Avoir joué
Au registre inférieur,
Un seul son monocorde,
Lugubre et lénifiant.**

**L'habitude
Est une bête immonde.
En nous
Elle étend sa toile.
En nous
Elle tisse son cocon.
A l'intérieur
Insensiblement nous séchons.
C'est la mort du papillon.**

**L'habitude déplie sur notre moi,
Son suaire de la peur
Et des sueurs froides.
Du filet du temps
Elle assure sa prise,
Puis commence
A nous embaumer.**

**Avec patience
Elle enlève la cervelle,
De ses crochets en acier
Par les trous du nez,
Puis suivent les viscères,
D'ailleurs,
On se demande bien
A quoi tout cela sert !
N'est-ce pas elle
Qui commande désormais ?**

Éloges funèbres

**Dans notre quartier
Les morts sont mis en paquet,
Ficelés,
Séchés,
Scellés.**

**A la faveur de la nuit,
On les enveloppe de murmures,
Puis d'un cordon de silence,
Pour mieux les présenter.
Comme dernière faveur,
On leur fait don du nœud sacré,
Nœud marin,
Nœud coulant,
Nœud gordien,
Nœud de chaise,
Nœud de cravate,
Nœud au mouchoir,
Suivant la vie qu'ils ont menée.**

**Dans notre quartier,
A la grille d'entrée,
Chaque fois que vous passez,
Il y a une machine
Qui fait « tilt ! ».
En s'en fichant
Elle vous a fiché.
Tout en ronronnant
Elle attend son client.
Et chaque fois
Son œil cybernétique,
A décompté,
Ce qu'il vous reste
De temps.
Et chaque fiche blanche,
En passant,
Fait « tic ! ».
Et chaque fiche noire,
En taxant,
Fait « tac ! ».**

**Dans notre quartier,
Les morts sont mis en paquets,
Par une machine pleine de tics,
Qui n'a jamais le trac !**

Ô ! Mort, que tu es belle !

**Ô ! Mort, que tu es belle !
Belle
Comme la jeune fille
Qui s'éveille,
Découvrant l'amour !
Belle,
Comme l'enfant,
Dans les vapeurs de la conscience,
A l'aube de son existence !**

**Ô ! Mort, comme tu es belle !
Plus belle que
Le chant liturgique
Des moines de l'orthodoxie !
Plus belle que
La flamme de l'incendie
Au cœur de la cathédrale !**

**Mort ! Tu es belle !
Comme le grand désert blanc,
Quand une petite fleur bâtarde
En surgit.**

**Mort ! Tu es belle !
Car toi seule
Peut vaincre
Tous tes ennemis,
Et la longueur de l'ennui.**

**Ô mort !
Par l'éternité de ta nuit,
Tu es la survie.
Si tu avais un sexe,
Combien de folies
On ferait pour toi !
Oh oui !**

**Il y aurait bien des prétextes
A se vendre
Pour ton plus grand profit !**

Couleur du regard

**La couleur des yeux.
La même que
Celle de la peau.
La même que
Celle de la toile
Du vêtement.**

**La couleur des yeux.
Aussi immobile
Que la pierre,
Dans la décrépitude grise
D'un lourd matin de vapeur.**

**Dans l'incapacité
Où est ce regard,
De n'être autre chose
Qu'un regard de pierre.**

**A peine animé
Pour apparaître,
Seulement voué
A disparaître.**

Couleur du regard.

Les chéneaux de zinc

Elles naissent lentement dans la pourriture
Des chéneaux de zinc,
Dans les flaques tièdes qui rident le matin,
Quand le vent vient de la mer.
Le ventre de la mère a déposé les petites choses,
Qui grimpent et pataugent longuement
Dans l'écœurante tiédeur des vents marins.
Là, quelquefois, les féroces chats du destin,
Aux yeux phosphorescents,
Qui crachent l'encens,
Les tuent comme cela, en passant.
Alors, les dessèchent les longs siroccos d'été,
Tandis que leurs squelettes
Servent bientôt de crochets
Aux lierres désespérés,
Qui viennent d'en bas,
Goûter l'ivresse des drogués.
Puis un matin ressuscitées,
Elles prennent pied par bataillons entiers
Sur les hideuses tuiles mécaniques,
Et musique en tête comme à la fête,
Elles rampent jusqu'au faite en évitant les cheminées.
Et les siroccos d'été
Les clouent par rangs entiers.
Et les chats indolents veillent sur les faîtages.
Leurs yeux mi-clos les regardent monter,
Vagues par vagues,
Tandis que la rouille sournoise,
Planant dans l'air gras,
Bloque les démarreurs de l'esprit et les ordinateurs cosmiques.
Parfois, ivres d'amour, fous d'espoir,
Et tristes comme des rameurs de l'infini,
Elles passent par couples en des glissages hyperboliques,
Sur l'autre versant du toit.
Elles s'échappent,
Traçants leurs fumigènes de sperme roux.
Enfin se croyant immortelles,
Elles vont finir par mourir de l'autre côté
Dans la pourriture des chéneaux de zinc

**En flaques tièdes qui rient le matin,
Quand le vent vient de la mer.**

Confession du soir

**Sérieux,
J'écris sur prunelle
L'ennui.**

**Heurtant
Accidentellement
Un angelot,
Je chute
Sur
Un pic profond.**

**Par dérision,
Envieux
Du hasard,
Je bois
La campagne
Comme un troupeau.**

**Tandis que
Couché,
J'imagine
Mille mères
Se disputant
La lumière.**

**Les autres
Négligeant
Comme toujours
La déraison
Des paradis
Nocturnes.**

Langage d'innocent

Dans ma langue impure,
Bien trop brute,
Je ne pense rien dire.
Ah ! Si j'étais un ange !
Ni intelligent,
Ni indigent,
Ni pauvre, ni dément,
Ni souffrant, ni velu,
Ni corps, ni mâle.
Mais pourrais-je aimer
N'ayant plus de dents ?
Oh non ! Pas d'ange !
Car je suis un homme,
Et si j'aime une femme,
Je bois à travers toutes.
Alors, je serais une femme !
Comme celles qui à pas blancs,
Marchent vers les caisses d'épargne,
Toucher l'argent
De leur défunt mari.
Ou celles qui en pantalon gris,
Remplissent des documents,
Achétant leur liberté de corps.
Ou celles encore,
Sans chat, sans enfant, sans amant,
Qui ont peur de sortir
De leurs appartements,
Qui ont peur de périr
Dans leurs hôpitaux d'elles-mêmes.
J'ai mal connu l'innocent
Qui passe et ne sait pas,
Qu'il est seul,
Que là-bas sont alignés,
Ceux qui ont été les siens.
Plus tard
On en fait des héros,
Sur le papier des éditoriaux.
Sur les marches des monuments
Leur nom est inscrit.

**Non ! Ce n'est pas un rêve !
Il n'y a pas de langage d'innocent,
Et muets sont les anges.**

Inscription de l'être à travers le silence

**Qu'est-ce que la vie ?
Se demande l'être.
N'est-elle qu'existence ?
Se tient-elle ici ?
Ou bien est-elle ailleurs ?
N'est-elle qu'un instant de repos
Dans un océan de terreur ?
N'est-elle que l'inscription de l'amour
A travers le silence de la chair ?**

**Vie ! Encore une fois,
Qui es-tu ?
N'es-tu que née du néant ?
Et pour le vide promesse ?
N'es-tu que du rien la caresse ?
Même pas un rêve,
Égaré par le temps ?**

**Ô vie !
Que le silence de ta carcasse,
M'angoisse !**

Un compte à régler

**Avec les chiffres,
J'ai un compte à régler.
Pour cela j'écrirai un poème.
Ce sera,
Dans ce moyen âge de la vitesse,
Une mélodie jouée par les vautours,
Sur les crêtes des vignes en feu.**

**Il y a trois réflexions
Sur la peau de l'autre.
Il y en a trois.
D'abord l'exister.
Ensuite le non-exister.
Puis le plus important :
La conscience de l'être et du non-être,
Tous deux liés
Comme amants sur le bûcher.**

**Être soi,
C'est-à-dire être un petit tout qui se regarde,
Devant de petits imparfaits qui vous observent,
Posés sur le grand tas des vivants,
Et la communication qui passe
A même la peau.
La communication
Qui se cache dans les plis du grand rideau.**

**Les autres disent un tas de mots.
Ils passent à l'intérieur,
Par des tas de petits trous.
Y font de petits tas,
Que les autres ne voient pas.
Les autres n'entendent
Que leur musique à flonflons.**

**Plus loin,
Il doit bien y avoir
Quelque chose.
Nous en perdons un peu par nos poches,
Trouées par la tendresse.
Mais les paroles infatigables sont parties,**

**Et nous aussi bientôt,
Sans plus d'imagination
Que des miroirs.**

Infime détail

**Sur une plage,
Dont les vagues
Font
Des châteaux
De sable,
Une femme
Tricote
Une nouvelle
Femme,
Qui
La renaîtra.**

**Le soleil,
A l'horizon,
Telle
Une fleur,
La choie.**

**A ses côtés,
Sur un rocher,
Gît
Une clef
Rouillée.**

**Certains,
Ayant
Mauvaise
Vue,
Croient
Y voir
L'homme
Comme
Un infime
Détail.**

Lumière

Lumière !
Araignée du silence !
Toi,
Qui diffuse en étoile
Le rideau de ta toile
Dans une partie
De l'univers !
Toi,
Qui règne
Sur l'incommensurable !
Toi,
Qui nourris notre regard,
Quotidiennement,
De la longueur
Du jour tisserand !
Lumière !
Toi,
Qui éclaire le spectacle
Du monde,
Pour mieux nous emmurer,
Nous perdre
Dans tes filets !
Lumière !
Araignée du silence !
Perverse fumée
Au sein pâle,
Posée sur nos pas !
La poudre
Qui fait étinceler
Ta toile,
Un instant,
Réduit au silence
L'espace,
Qui ne voudra

**jamais
De toi.**

Un instant

**Un instant
Il y eu quelque chose
Qu'on appelait « être ».
Parmi des milliers
De correspondances
Débranchées,
C'était
Des lèvres entrouvertes,
Qui jamais
Ne parlaient.
C'était
Des seins suspendus
Qui attendaient
D'être bus.
C'était
Des immensités
Où personne ne passait.
C'était
Des déserts de sexualité
Qui criaient leur haine,
Dans un air si dense,
Qu'il pétrifiait
Tous ceux
Qui voulaient
S'aimer.**

Les larmes de l'âme

L'arme ?
Une lame de rasoir.
Sur le mur :
Un calendrier des postes
Vert pomme.
Dehors :
Le klaxon d'une automobile.
Le brouillard,
Sur les toits des maisons
Vides :
Un tas de poussière.
Et puis,
Il y a la montre
Qui n'arrête pas
De courir.
Il y a le livre refermé
Sur toutes ces photographies.
Il y a enfin,
L'impossibilité
De refaire sa vie
Quand
Arrive le soir.
Là-bas déjà,
Les commerçants
Baissent leurs grilles.
Là-bas,
Un avion lentement
Glisse sur un champ
De colza.
Qui entendra,
Au seuil du grand
Silence blanc,
La dernière larme

**De l'homme
Au cœur brisé ?**

Sous le ciel gris

**Sous
Le ciel gris.
Au fond,
Les H. L. M.**

**Plus loin,
Dégoulinent
Des prairies,
Des arbres,
Des feuilles,
Des rivières,
Des usines,
Des cimetières.**

**Dans ce fouillis,
Se cachent
Les êtres.
Un pied
Dans la réalité,
Un autre
Ailleurs.
On ne sait
Jamais.
C'est
Comme les choses,
Au fond,
Sous le ciel gris.**

Lourd est l'air

**Ô combien !
Lourd est l'air
Et légère la terre
De nos cimetières !
Et
Fière l'eau de la baignoire
Où je suis plongé !
Et
Comme est lourde
Ma mémoire,
De tout ce que nous avons été !**

**Aux devantures de l'enfer,
Les morts flottent dans l'air,
Car
Frivole fut leur cervelle !
Et
Des doux coins de la terre,
Le silence arrive,
Car
Leur absence pèse
Sur tous les égarés !
Heureusement
Que notre cœur,
Est une montre à gousset,
Dont la chaîne rouillée,
Est fixée à l'univers !
Pourtant aujourd'hui,
Encore,
Il fait si froid,
Que les gens
Passent et trépassent
Dans leurs habits
De n'y rien comprendre !
Il fait si froid,
Que l'or des arbres
Est tombé à leurs pieds !
Mais qu'y peuvent-ils,**

Quand dans leur regard,
Se dresse
La pourriture éternelle ?

Flottant entre deux eaux

Flottant entre deux eaux,
Dans l'air du temps
Et ses multiples doubles,
Je dors, je rêve, je veille.
Je converse avec les morts !
Ils me font essayer leurs suaires,
Leurs cercueils, leurs caveaux.
J'en ai des sueurs froides !
On me parle, on me pince, on me pleure.
Gavé de larmes et de veilles,
Anémié, je m'allège.
Je visite les ombres et leurs cortèges,
Tandis que dans les coulisses,
Des inconnues continuent de me choyer,
Me couvrir d'éloges, de serments, de baisers !
J'entends déjà dans le lointain,
Le claquement des voiles d'une cité céleste.
Je souffre, j'ai peur de partir,
De mourir, de pourrir,
De ne plus pouvoir me nourrir !
Je regarde avec envie
Les microscopiques mousses,
La gélatine verte des lichens.
Je veux comme eux
Me répandre à la surface de la terre !
Je veux comme eux
Renaître au creux des aisselles !
Je veux tout plutôt que n'être rien !
De ce charnier qui bientôt va sécher,
Se consumer, se vaporiser, se sublimer,
Et sur lequel je n'arrête pas de me vautrer,
Je veux m'extraire !
Je veux sortir de ce monde funèbre,
Somptueusement
Et techniquement

FOU !

Lui, le passé

**Lui, le passé,
Statuette d'argile,
Image d'une femme
Dans son jeu favori
De cache-cache.**

**Lui, le futur,
Limace blanche,
Animal rampant,
Grégaire et facétieux.**

**Lui, le présent,
Militant de l'instant,
Paradoxe du mouvement
Dans sa barque
Couverte de feuilles mortes.**

**Lui, l'espace,
Chair de tendresse,
Œil de verre
Fuyant
A la vitesse mille-pattes.**

**Lui, le corps,
Vitrail brisé de l'histoire,
Pourriture numéro un,
Sécheresse buvard
Des grisailles de l'aventure.**

**Lui, l'univers,
Déroulant son tapis enchanté
Par principe efficacité raison.**

**Et moi,
Je ris de me voir emprisonné,
Au milieu de ce lac embrumé,
Dans ce ciel aux nuages pommelés,
Tirés par ces locomotives exquises
Qui reniflent**

La bave du monde.

Ce soir

**Ce soir,
Les choses se signent,
Tandis que le soleil,
Cerné de noir,
Fuit l'horizon,
Ses contours tourmentés,
Son infini finissant.**

**Ce soir,
Dans la perspective étriquée des ruelles,
Le jugement se perd,
Dans un fouillis
De cratères lumineux,
Qui serviront
De relais aux fourmis.**

**Ce soir,
On lit encore les affiches
Et
Leurs conseils
Cauteleux et stupides.**

**Ce soir,
Qui serait calme,
S'il n'y avait pas
La marche des machines
Qui remâchent le temps
Et ses linéaires mobiles.**

**Ce soir,
On aimerait mourir
Imperceptiblement,
Dans la jouissance symphonique
D'une journée étrange,
Déchirée
Comme par accident.**

Regrets éternels

**Au moins
Le philosophe lui,
Ne fait jamais fi
De sa logique.**

**De tout son poids
Soporifique,
Le scientifique,
Reste assoupi
Sur sa croyance
En la théorie.**

**Le boucher lui,
N'a que le temps
De caresser sauvagement
Sa viande.**

**Le misogyne,
Hors de la femme
Seulement
Survit.**

**L'aveugle,
De sa canne.**

**La lune,
De sa face.**

**Lui l'artiste,
Qui se croit
Immortel,
Appuyé
Sur le vide
De son génie.**

**Alors que le rien
De l'opinion publique,
Sera,
Avec une tombe anonyme,**

**Ses seuls
Regrets éternels.**

Partir sans bagages

**Un poème c'est,
Un désordre apparent,
Des couleurs sur un papier,
Une idée confuse.**

**Un poème c'est,
Un mort qui se tord
Dans son cercueil,
Qui s'y coince,
Ankylosé.**

**Un poème c'est,
Un stylo
Qui s'arrête
Au milieu des mots,
Un stilet
Qui perce
Le cœur des mots,
Qui lui manquent,
Et qu'il invente,
Et le côté maniaque
De toutes les tâches.**

**Un poème c'est,
Une vie qui cherche
A animer le vide,**

**Comme Dieu,
N'est souvent
Qu'un écho.**

**Et les poètes sont des fous
Qui ont l'aspect de sages.
Pour oublier cela,
Ils versent sur le papier
Toutes leurs larmes,
Puis rangent pour l'éternité,
Et leurs os et leurs armes,
Avant de partir**

Sans bagages.

Encore un instant

**Poésie !
Si tu devais m'abandonner !**

**Si un matin,
Profitant des espaces vagues
Où stagnent encore les lacs !**

**Si un soir,
Quand passe la lune rousse
Sur la plage sauvage,
Tu te glissais
Sur la ligne divagante
De l'écume scintillante
Des amours nocturnes
De l'onde et de la dune !**

**Poésie !
Nue dans ta transparence,
Si
Tu devais m'abandonner !
Poussée par les brouillards,
Traînant
Leur lente voile de fuite,
Perverse enfant !
Bientôt pubère !**

**Il vaudrait mieux
Que je sois mort,
Ossement blanchi
Errant dans l'espace,
Aussi insensible
Qu'une chose privée d'âme.**

**Poésie !
Aime-moi !**

Encore un instant.

Ecrits au chronomètre

**Poèmes écrits au chronomètre
Avec les chiffres et le cerveau,
Poèmes écrits dans l'ombre,
Poèmes des mots et de la peau.
Mots écrits dans les feux, les apparitions,
Les angoisses, les multiples disparitions.
Poèmes des compositeurs fous de la musique,
Poèmes écrits en hommage à sa majesté l'inconscient,
Poèmes des peintres heureux de la représentation,
Poèmes écrits par les adolescents sérieux,
Poèmes écrits sous l'eau,
Sur l'épanchement du liquide vivant.
Poèmes écrits par les yeux malhabiles des amoureux,
Poèmes du soc de la charrue qui racle le roc,
Reproduits traîtreusement par la plume.
Poèmes des malheureux, poèmes des gueux,
Ayant servi aux bouchers à envelopper des têtes,
Poèmes trop simples de tous les innocents,
Des voyageurs morts dans les déserts,
Poèmes des gouffres insondables de la terre,
Poèmes du rien, du vide et du néant,
Poèmes par valises entières jetés dans les poubelles,
Poèmes brûlés pour allumer des cigarettes,
Poèmes offerts en unique exemplaire à l'être aimé,
Des amoureux enfermés pour toujours.
Poèmes squelettes tendant leurs mains aux torturés,
Poèmes pris dans les glaces,
Des enfants de quatre ans,
Poèmes tracés au charbon sur les wagons de déportation,
Poèmes des vitrines brisées de l'automne,
Poèmes manuscrits que personne ne lira,
Poèmes des chats malades et solitaires,
Des brouillards tenaces de la conscience,
Poèmes écrits sur les dents d'un peigne par les adolescentes troublées,
Poèmes interminables de la prière des morts,
Poèmes des dieux fous maintenant oubliés,
Poèmes de la rencontre amicale quoique improbable,
De la mort, de la brise d'un soir et d'un clapotis,**

**Poèmes écrits au chronomètre
Par tous ces gens si pressés.**

Samedi après-midi

**Un carré vert
Sur un papier
Déchiré.**

**Une vieille rengaine
Du temps
Regretté,**

**Où les femmes
Étouffaient
Pour être
Convoitées.**

**Et ces mots
Qui viennent
En travers
De ce papier,**

**Où le temps
Lentement
Va l'effacer.**

**Ridicule
Plainte
D'un samedi
Après-midi,**

**Avec moi
Solitaire
Dans mon désert
De papier
Gris.**

Quelle liberté !

**Les vieux meurent
Debout dans la rue,
Je ne juge pas !**

**Les prisonniers meurent
Dans leurs cellules,
Je ne juge pas !**

**Les enfants meurent
Dans le ventre de leur mère,
Je ne juge pas !**

**De même que
Je ne juge pas,
L'arbre qui meurt
Foudroyé par la tempête !**

**Ainsi est morte
La poésie !**

**Tel le lézard liquéfié par la locomotive,
Tel le char écrabouillant le fantassin,
Le jour d'été fait place à la nuit d'hiver,
Qui le pleurera ?**

**Car rien n'est plus près du monstre
Que la beauté,
Rien n'est plus près de l'ombre,
Que l'illuminé.
La nuit d'hiver sera un jour d'été,
Qui la pleurera ?**

**Ainsi est morte
La poésie !**

**Ici tout file, ici tout meurt,
Quelle liberté !**

Il s'en va !

**Il s'en va !
Le petit P. D. G.
Bien droit sur ses fesses
Et son savoir professionnel.
Et son auto au moteur grognon
L'habille et le caresse.**

**Il s'en va !
Fuyant les sarcasmes,
Et son épouse triste,
Et ses enfants turbulents.
Et
Son œil reste vif,
Mais
L'autre devient triste,
De toutes ces guerres
Qui ont déchiré
Son pare-brise.**

**Il s'en va !
Le petit P. D. G.
Et son auto au moteur grognon,
Terreur des moustiques
Et des gentilles bêtes,
Rêve tout ce temps,
de la liberté aérienne
Des oiseaux migrants.**

**Il s'en est allé !
Le petit P. D. G.
Chassé par les affaires
Et l'accélération
Des communications.**

**Et sur ses pas,
Les enfants
Toujours méchants,**

**Lui jettent des pierres,
Qui retombent
Sur l'asphalte brûlant.**

Le bistrot bleu

**Dans ce bistrot bleu sur les quais,
Le vieux marin qui les servait,
Avec sa mine bien fatiguée,
Parfois les regardait de côté,
D'un air tendre et amusé.
Seuls ils étaient,
Et de leurs yeux on ne voyait
Que la musique qui en sortait.
Dans ce bistrot bleu sur les quais,
D'où ils s'étaient réfugiés
Du vent froid de novembre,
C'était entre eux le premier instant
Dont les gens bien intentionnés disent
Qu'il ne s'est encore rien passé
Entre eux.
Mais le vieux marin lui savait,
Qu'amoureux ils étaient.
Autour d'eux tout s'était figé
Dans une matérielle éternité,
Et si le froid les transperçait,
C'était de bonheur qu'ils tremblaient.
En cet instant ils se découvraient,
Chacun de l'autre ne pouvait se détacher,
Autour d'eux plus rien n'existait,
Même les ténèbres des espaces infinis
Pour eux s'étaient envolés.
Pourtant trop tôt
ils seraient des vieillards oubliés,
Essayant de respirer,
Cassés dans des fauteuils rouillés,
Et projetant leurs regards noyés
Vers l'océan gris acier,
Qui aurait encore dans ses objets trouvés,
Conservé en gage leur amour broyé.
Alors peut-être un jour,
sortant de cette immensité bleue,
Un vieux marin naufragé,
A l'air toujours aussi fatigué,
Déposerait devant eux**

**le boîtier rouillé
Du film muet tout rayé
De leurs amours d'algues séchées.**

La barrière de corail

**Elle était assise le dos au mur
En maillot noir,
Sa chevelure sombre déployée
Comme une grande sauterelle
Extraterrestre.
Ses yeux profonds regardaient
Nulle part.
Il lui dit : « Ne pense à rien »,
Et la peau glissa sur l'étoffe,
Et la chair de sa chair apparut,
Ses lèvres s'ouvrirent
Et vinrent sur lui se coucher.
Et le brouillard de ses cheveux
Noya son visage resplendissant.
Et quand elle se mit à marcher
Nue dans l'appartement,
C'était une déesse égyptienne
Détachée des fresques du temple.
Elle lui dit : « Pourquoi vois-tu ces gens,
Puisqu'ils sont pour toi si futiles ? »
Il répondit : « Et ceux que je pourrais aimer,
Où sont-ils ? ».
Et le train d'un kilomètre de long
Glissait dans les blés murs,
Et les humanoïdes continuaient à se faire de la bile
Dans leurs fuseaux horaires,
Grignotant goulûment leur astéroïde poilu.
Une à une, lentement, tourbillonnent
Et s'en vont se perdre dans l'espace
Leurs idées noires.
Car les plus beaux poèmes ne sont pas écrits,
Ils sont envies, ils sont désirs, ils sont cris.**

C'est en se touchant que les êtres les tissent,
Se donnant à l'inconscient de l'univers,
Dont les structures arachnéennes
Sont avides du néant de l'amour absolu.
Et les plus beaux poèmes sont lus
Dans les yeux qui sont l'inverse des cieux.
Et le monde est fixé sur un rail
Droit, inflexible, brillant et gras.
Elle dit : « Quand je suis arrivée, on se retournait
Sur mon passage parce que je souriais,
Et je courais pour te rejoindre. »
Il dit : « Tu es celle que mes aïeux ont cherchée
Depuis des siècles et voilà que je t'ai trouvée,
Et tu es habillée comme les portraits
De celles du temps passé.
Elle dit : « Pour toi je suis une image ? »
Et lui savait qu'il l'aimait.
Et le train sifflait comme un chat-huant,
Perçant de son cri les forêts mortes,
Dévidant le fil gris du temps
Qui fait et défait les chemins du labeur.
Il dit : « Quand je t'ai vue pour la première fois,
En te suivant dans le couloir climatisé
De ces bureaux manufacturés,
Je fus saisi d'une crampe d'angoisse
De ne pouvoir te toucher,
Toi qui déjà m'échappais,
Et quand nos yeux se sont croisés
Tu as posé ton poing sur ton sexe ! »
Alors nous descendrons
Les grandes prairies à l'herbe tondue
Et scintillante de rosée,
Et en bas ils seront venus nous chercher,
Et l'avocat commis d'office
Lira un discours préfabriqué,
Et le prêtre en civil nous conduira par le bras,
Et les bourreaux suivront tout en noir.

Et notre amour comme les autres,
devra payer
Son tribut à la société
et mourir !

Pique-nique dominical

**Les épouses à duvets,
Lourdement posées
Sur de fins tabourets,**

**Les maris à moustaches,
Largement bourrés,
A l'affût dans les fourrés,**

**Tandis que leurs chiens,
Savamment ébouriffés,**

**Divaguent dans les touffus,
A la recherche
De blancs osselets.**

Consommation

Il aimait trop la vie.

**Quand il mourut,
Pour le faire
Entrer
Dans sa demeure
Toute neuve,
Il fallut
Se mettre
A quatre,
Pour y pousser
Cent vingt kilos
De
Chair violacée.**

**Pourtant,
Il n'y a pas
Si longtemps,
Il était arrivé,
Léger,
Menu,
Aussi fragile
Que
Le petit Jésus !**

**Seule
Sa mère
Avait poussé.**

Parfum d'amour

**Il reste
D'un chagrin
D'amour,
Comme un parfum.**

**Longtemps après
Le désastre,
Il flotte
Encore
Dans l'air,
Perdu
Sans support,
A la recherche
D'un port.**

**Et les gens
Toujours pressés,
Lorsqu'ils croisent
Cet égaré,
Un instant
Se crispent.**

**Et puis
Reprennent
Le rythme
nécessaire
A leur bonheur
Trépidant.**

Sous les bombardements

**Oh ! Que j'aimerais
Vivre constamment
Sous les bombardements !**

**Alors
A chaque instant,
La mort nous sifflerait
Et viendrait pour tous
Indifféremment !**

**Et
Chaque corps qui s'approcherait,
Chaque regard qui vous pénétrerait,
Chaque amour qui vous ressusciterait,
Iriez-vous comme maintenant
A son enterrement ?**

**Non !
Car sous les feux
De ces instants explosifs,
Vous retrouveriez
Le grand amour
Que vous soufflerait
L'esprit présent.**

**Oh ! Oui !
J'aimerais tellement
Vivre
Sous les bombardements !**

Silence des vieillards

Silence des vieillards.
Enfants ils refusaient de manger.
Ils disent tous :
C'est bon la vie, la santé, un bon plat,
Les levers de soleil.
Ils cultivent les fleurs en leur rendant un culte.
Ils regrettent leur temps, les enfants qui meurent du cancer,
Ceux que massacre la guerre.
Ils pleurent les victimes innocentes.
Ils pensent à l'hôpital : tant qu'on a la santé,
Reprenez donc un peu de thé.
Chacun a sa propre vie même si elle est sale.
L'amour c'est différent et puis il y a
Les progrès de la science !
On vous guérira du cancer comme de la tuberculose.
Marx l'avait même dit ou bien Pasteur.
Des milliers de femmes mouraient en couches
Oui madame comme des mouches !
On respecte ses morts en ne les oubliant pas.
Il est parti sur la pointe des pieds.
Il n'a pas voulu déranger.
Il est mort sans le savoir.
Qui sait dans ce cas-là ?
Il est mort en quatorze, ses soldats l'aimaient,
Ils sont allés le chercher dans les barbelés.
Il faut entretenir les tombes.
Les cimetières, ces espaces communaux, en font le plein.
Faut-il s'en plaindre ?
Une concession à perpétuité pour chaque famille,
C'est si doux de goûter ainsi le néant !
La mort qui aime les fosses,
S'installe dans les fossettes des nouveau-nés.
L'amour,
Un instant privilégié où tout flotte.
Avant c'est la conquête, après c'est la défaite.
Rien ne justifie la vie, une simple organisation du vide !
Mais le nihilisme comme le désordre
Est mauvais en soi.
Or tout père doit être constructeur,
Comme tout constructeur est un père !

**On ne comprend pas la vie, on la prend !
Mais attention !
Le silence des vieillards pèse lourd dans la balance.**

Au fond des mers

**En certains rêves
On goutte
D'étranges sensations.
Celles d'ambiances
A la fois
Fantastiques et perverses,
Dans
Des rapports malaisés,
Où
Les sentiments intérieurs
Trop
Longtemps comprimés,
Donnent
Libre cours
A leur férocité.
En certains rêves,
On goutte
L'étrange.
A côté la pauvre réalité
N'est qu'une éponge de papier
Qu'on presse
Et qui fait : psitt !
En certains rêves,
Au fond des mers
On peut dormir
Dans les carrés
Des galions espagnols
Éclatés,
On peut boire
Dans les crânes vides
De leurs capitaines,
On peut derrière
Leurs cockpits
Pleins de crustacés,
Observer les larmes
Des valeureux pilotes
Des avions militaires
De la dernière**

Guerre.

Je m'arrête de vivre

**Parfois je m'arrête de vivre,
Et vivre s'arrête autour de moi.
Alors je ne sais plus
Si je suis encore,
Si je ne suis plus,
Qui est, qui n'est pas,
Qui est quoi,
S'il existe quoique ce soit.
Qu'est-ce que tout ça ?
Même si cela m'importe peu.
Alors j'ai mal, je me replie.
D'autres diront lisant cela :
Ah ! Le pauvre petit !
L'innocent, quel malade !
Mais qu'avait-il ?
Il valait mieux qu'il crève !
Et cuirassés qu'ils sont,
Et enveloppés d'une odeur de cuir,
De rage ils écrasent du pied cette fourmi.
Bien sûr ils n'oseraient se risquer nus
Dans la jungle perverse
Qui les attend pour les enlacer,
De ses lianes étouffantes,
De ses venins urticants,
De ses morsures hurlantes.
Non ! Ils n'oseront pas l'angoisse.
Ils préfèrent rétrécir au plus fort
De leur négatif intérieur !
Ils préféreront se serrer dans des armures
Qui autrefois abritèrent
De plus malingres qui y moururent.
Croyez-moi !
Chaque heure qui passe vous use,
Et rien que d'y penser,
Vous êtes encore plus usagé.
Dans cet univers de bibeloterie
Dont nous ne sommes
Que les images furtives**

**De notre propre angoisse,
Qui reste-il encore à effrayer ?**

Il y a

**Pourquoi il y a du « il y a » ?
Dit le philosophe qui ne sait pas
Répondre à la question.
Il y a toujours eu du « il y a »,
Rétorque le savant qui sait
Presque tout.**

**Il y a l'Iliade et l'Odyssée,
Dit l'helléniste distingué.**

**Il y a un soldat que j'aime
Et sa mort qui le guette,
Dit sa fiancée désespérée.**

**Il y a trois femmes mariées
Avec un vieillard,
Dit le musulman qui croit au Coran.**

**Il y a toujours derrière la fenêtre
Le regard triste d'une jeune femme,
Dit le poète en mal d'inspiration.**

**Il y a sur le mur là-bas
Une bande de pigeons,
Dit le chat plus qu'en émoi.**

**Il y a des langoustes
Qui font la course dans le caniveau,
Dit le clochard pris de boisson.**

**Il y a trois fleurs séchées
Dans ce vase sans eau,
Dit la femme de ménage stylée.**

**Il y a ces cochons
Qu'il faut que je saigne,
Dit le boucher à sa maîtresse.**

**Il y a tellement de « il y a »
Qu'on ne peut les compter.**

**Mais qui saura me dire pourquoi
Il y a du « il y a »,
Et non rien ?**

Le vieux quartier

**Il est cerné par les palissades,
Le vieux quartier tout désossé,
Branlant avant d'être digéré
Par les insectes des affaires.
Les vitrines ont mis leurs rideaux de fer,
Piètre défense contre les bulldozers,
Et l'on traverse encore comme des purgatoires
Ses passages crasseux minés de graffiti,
Ses jungles de carcasses, de pneumatiques et de bidons,
Sur lesquelles stagnent les brumes
Des derniers bals de communion.
Et les chats solitaires sont restés là.
Et les tuyaux d'écoulement font encore leur travail,
Et la grille des bains douches baille
Dans l'attente des démolisseurs.
Et derrière les palissades,
On voit l'horloger en blouse grise
Qui sourit dans sa barbe blanche.
Et comme c'est bizarre mais
La lumière du bistrot scintille,
Et les rois mages sont au bar,
Leurs têtes de cire devant le comptoir.
Et la pharmacienne avec ses boccas,
Gonfle ses seins de porcelaine
Sous la blouse blanche réglementaire.
Et derrière la vitre du magasin de nouveautés,
La dame aux cheveux gris
Installe comme des appâts,
Combinaisons et résilles de dentelles,
Tout à côté de l'école maternelle
A sa porte ouverte sur la liberté,
Égalité, fraternité, curiosité.
Et dans la boutique du photographe,
Il y a une jeune fille en rouge,
Solitaire comme une île déserte.**

**Il est cerné par les palissades
Et les hautes tours des affaires,
Le vieux quartier tout désossé,
Branlant avant d'être taillé.
Et quand ils passent devant**

**Les panneaux électoraux,
Les rares passants se taisent,
Mais les chiens eux aboient.**

En ce temps-là

**En ce temps-là,
Je n'avais pas vingt ans,
Et ma famille
Savait mieux que moi
Ce que je devais faire.
En ce temps-là,
J'étais un chien
Qui aboyait
Sur le bord du chemin,
Et qui pour vaincre
L'immensité,
Voulait devenir cheval.
Je te cherchais partout
En ce temps-là.
Je te cherchais
Pour la tristesse
De tes épaules maigres,
Pour la rondeur
De tes seins dénudés,
Pour la crainte cachée
Derrière ton sourire,
Et je te retrouvais
Derrière le mur
Du cimetière,
Et cela faisait
Murmurer
Dans le village.
Qui étions-nous
En ce temps-là ?
Trop lucides
Pour devenir fous.
Trop fous
Pour redevenir lucides.
Nous étions
Les rejetons de ces paysans
Qui meurent debout
Dans leurs champs.
Nous étions
Les fleurs malades de la terre
Dont l'utilité suprême**

**Serait,
Après leurs trépas,
De servir d'engrais à la terre.**

Des souffrances et des larmes

**Le bien est ce qui fait du bien.
Ses limites sont celles de la jouissance.
Pour faire le bien :
Consultez les catalogues du bien.**

**Le mal est ce qui fait du mal.
Ses limites sont celles de la douleur.
Pour faire le mal :
Consultez les catalogues du mal.**

**Je peux écrire « rouge » à l'encre noire.
Je peux écrire « noir » à l'encre rouge.
Je peux être un enfant qui mange bien sa soupe.
Je peux être un vieillard qui crache dans sa soupe.**

**Je peux faire un compte rendu de tous mes actes
Et dire ensuite :
Ce qui est juste est bien.
Ce qui est bien est beau.
Ce qui est injuste est mal.
Ce qui est mal est laid.**

**La laideur se vend mal.
La beauté se vend bien.
On peut rendre le bien pour le mal.
On peut jeter le manche après la cognée.**

**Les ennemis de nos ennemis
Ne sont pas toujours nos amis.
Les amis de nos amis
Ne sont pas forcément nos amis.**

**Nous sommes tous les enfants
De la terre et du néant.
Il y a l'amour de la guerre.
Il y a la guerre de l'amour.**

**Pour plus de renseignements
Consultez gratuitement**

**Nos catalogues
Des larmes et des souffrances.**

Certains pensent

**Certains pensent :
Dieu est l'alfa et l'oméga.
Quelques autres :
Seule la nature a une existence.
D'autres encore :
L'homme est solitaire et inexistant.**

**Certains pensent :
Tout est illusion ;
Il n'y a pas d'ici,
Pas plus que d'ailleurs.
Il n'y a pas de temps.
Il n'y a pas de lieu.
Et donc pas de mouvement.
Il n'y a que des paroles
Bourdonnantes,
Qui dans le vide
S'évanouissent.
Tout est illusion,
Et réciproquement.**

**Certains pensent :
Les hommes sont là :
Génération spontanée,
Dans cette maison branlante,
Aux fenêtres aveugles,
Aux murs suintants,
Aux planchers mouvants,
Sous l'œil facétieux des mouches.
Livrés aux animaux féroces.**

**Et leurs nouveau-nés
Dans leurs berceaux,
Sourient déjà à la mort,
Qui creuse dans leurs joues
Deux fossettes,
Pour les habituer
A la fosse**

**Creusée pour eux,
Qui déjà les attend.**

Machination !

**Depuis que les machines
Fabriquent des machines
Pour remplacer d'autres machines,
L'homme qui parlait
Pour ne rien dire,
N'a plus à parler du tout,
Puisque désormais
Les machines parlent pour lui.**

**Mais tout cela
Demande de l'énergie !**

**En attendant
On brûle les morts !
Car chaque vivant donne un mort,
Et les morts n'ont jamais donné de vivants !
Et les morts ne sont pas des machines,
Et brûler les morts
Demande de l'énergie !**

**Il serait plus raisonnable de les manger.
Quelle économie ce serait !
Et quel bonheur pour :
Les bovins, lapins, cochons, poulets, moutons, poissons !**

**Ah ! Mais pouah !
Peut-on pour de simples
Raisons économiques,
Vous faire manger
Votre propre mère !
Votre si belle-mère !
Votre ci-devant tante Gertrude,
Ou même votre cousine germaine
Que vous aimiez tant !**

**Quelle machination !
Et même
Quelle abomination !**

Belle inconnue

**On ne vit qu'une fois,
Dit-elle.
Qu'en sait-elle ?
On ne vit qu'une fois,
Donc je pars !**

Où va t'elle ?

**Je dis :
On vit, c'est vrai.
Mais :
C'est quoi vivre ?**

**On traverse de jolis paysages,
Ceux des pays sages.
Les autres je ne sais pas.**

Donc je pars !

**Où va t'elle ?
Elle ne sait pas.**

**Elle voit un bateau qui passe.
Elle dit :
Bateau ! Prends-moi !
Et je serai autre !**

**Mais vivre
Elle ne sait pas encore.**

**Le bateau dit :
Belle inconnue !
Que vas-tu devenir
Quand la mer
T'aura lâchée ?**

**Qu'avez-vous dit ?
Dit-elle,
Je n'entends pas.**

**Oh ! Rien ! dit le bateau,
En quittant la digue,
Digue, dingue, dong !**

Gros chagrin !

**Le ciel est au bleu froid,
La terre est au vert tendre,**

**L'enfer est à l'anthracite,
Le moral encore plus bas.**

**L'ennui est à la porte,
A la porte de la nuit.**

**A chaque fois qu'il est
Midi !
On mange !
A chaque fois qu'il est
Minuit !
On dort !**

**Entre temps on rumine
Qu'on est pas grand chose.**

**Garde-à-vous ! Fixe !
Dit l'adjudant.
Repos ! Dit le colonel.**

**C'est vrai qu'on n'est pas
Grand chose.
Toi tu me comprends,
Dit la concierge
Au gros chat gris,
Qui rumine sur le tapis
Son gros chagrin.**

Tourelles blindées

**Nez pointu des anglaises
Lèvres lippues des africaines
Fesses dodues des françaises
Seins lourds des américaines
Yeux fendus des japonaises.**

**Cernes noirs des fillettes
Barbes rousses des concierges
Cous replets des bonnes mères
Hanches larges des ouvrières
Joues crevassées des vieilles.**

**Culottes trouées des étudiantes
Mollets poilus des adjudantes
Moustaches piquantes des paysannes
Visage diaphane des saintes
Fichu voile des musulmanes.**

**Têtes rasées des prisonnières
Lourde poigne des gardiennes
Lunettes carrées des greffières
Blouse blanche des infirmières
Robe brune des cisterciennes.**

**Maillots moulants des sportives
Chevilles entravées des captives
Tétons nacrés des nymphettes
Langue acérée des oratrices
Ongles crochus des sorcières.**

**Peau lisse des effeuilleuses
Jupe de gaze des danseuses
Bottes de cuir des écuyères
Combinaison kaki des aviatrices
Tourelle blindée des automitrailleuses.**

Vicissitudes

Dans l'ordonnance de vos propres poils
Chaque matin vous vous lavez,
Et vous allez jusqu'à vous raser,
Et vous peigner et sortant de la salle de bains,
Vous ramassez dans un geste ordonné,
Une bourre de poussière terrorisée.

De quel droit ?
Vous vous prenez pour Dieu le Père ?

Pourquoi ce laisser-aller
Dans cet aspect propre et net ?
Moi, j'aime suer comme un porc !
Je prends en horreur cette hygiène
A l'égal de celle des chambres à gaz !
Je cherche partout les chasseurs de l'aurignacien,
Et je vois sur les murs des boîtes aux lettres
Qui ne sont que des urinoirs !
Je cherche les grands navigateurs,
Mais ils se cachent à l'égal des évêques,
Auxquels je ne plus porter ma haine fraternelle !
Je porte alors en dévotion mes lèvres
Au pli flamboyant des femmes,
Qu'elles cachent dans leurs culottes de satin,
Sous l'œil de leur nombril de fer !
Alors j'écris que je cherche des penseurs !
Et plusieurs siècles en arrière ils chuchotent
A travers des kilomètres de terre !
Je serre entre les pages leurs crânes vides
Qui se décomposent dans des crissements de blattes !

Chaque matin je me lève !
Et me demande de quel droit !
Si j'implore une amante pour gratter mon corps pulvérulent,
Elles sont dix à ma porte,
Mais nues, avec leur syndicat,
Et couchant sur le palier avec leurs matelas !
Alors je cherche des compagnons armés et fourbes
Avec des cheveux gras,
Sur lesquels je ne puisse absolument pas compter !
Je cherche dans la foi

**Des compagnons faux comme la grâce,
Des aventuriers, les plus féroces des vampires,
Et je ne trouve que des gratte-papier,
Qui ont dix montres aux poignets et des manchettes de lustrine !**

**Je me lève, transfiguré par la gravité de ma pesanteur !
Mes yeux rêvent qu'ils s'ouvrent sur un paysage,
Mais ne trouvent que des factures et des alinéas,
Des pneumatiques déchiquetés et des graffiti orduriers !
La sueur tombe en cascade autour de moi !
Elle fait des auréoles rousses sur le plafond du voisin !
Alors je sors l'air hagard sur le palier avec mon pistolet !
Des gosses qui passent me montrent
D'un air complice leur mitraille de bazar !
Mais personne n'aperçoit dans ce qu'il me reste de regard,,
Sous ma barbe de hussard,
Le dernier appel d'un busard,
Planant sur ce présent qui n'en finit pas !
Ce présent, qui nous offre pour nous lover,
Les seuls bras de pieuvres mortes !**

Gisants

**Gisants,
Ils sont là,**

**Allongés
Sur le ventre
De la terre.
Elle
A côté de
Lui,
La tête
Tournée
Vers elle,
A une distance de
24 cm 750.
Son bras gauche
Fait
Un angle de 90°
Au coude.
Son bras droit
Fait
Un angle de 90°
Au coude.
La main posée
Sur l'autre main.
Et il y a
Une infinie
Tristesse
Dans son regard
Et
Dans le sien.
Et passant
Par leurs bras,
Un effluve électrique
Étincelant
Et silencieux,
Qui va
D'un doigt à l'autre
Et franchit
La distance de
27 cm 750.
C'est tout
Et
Cela semble éternel.**

Crabe

**Nous reconnaissons
Parmi des milliers
Un caillou
Qui nous plaît.
A côté, crabe
Nous aurions
Pu être et mourir
Doucement
Sur le dos
Au soleil,
Terrorisé devant
L'ombre
Qui approche,
Immense,
Devant des jeunes filles
En robe d'été,
Qu'on va exécuter
Au petit matin.**

**Bêtes sauvages !
Je sais
Combien
Vous avez souffert !
Et
Quelle a été votre mort !
Et
Est-ce que comme vous,
Je mourrai dans un trou ?
Loin de tous ?
Et mon dernier regard
Implorera-t-il
Une herbe qui tremble ?
Et mon dernier souffle
Courbera-t-il
Une brindille qui sèche ?**

Les moustaches du devenir

**Les armes de destruction massives,
Cauchemar qui surplombent nos rêves,
Sont désormais entrées dans notre réalité,
Sainte, apostolique, matérialiste et apocalyptique !**

**Mais c'est un océan
Furieux et jaloux
De leur tyrannie
Qu'elles déchaînent !**

**L'animal sauvage,
Dernier transcendantal
De la divine création,
Garde désormais
Dans le fond de l'œil
La lueur tragique
De celui qui va
Disparaître !**

**Sa voix qui s'enraye,
Va rejoindre
Celle des dieux,
Dans leur retraite
Au-delà
De la lumière !**

**Depuis, la nature se joue de nous !
Le peigne de la raison s'est édenté !
L'âme s'est usée dans des atterrissages forcés !
Le chapeau mou de la bêtise
Nous observe de la plaine !**

**Nous !
Derniers locataires de la terre !
Indifférents comme des poux
A sa survie !
Nous !
Toujours aussi nus,
Avons revêtu l'un sur l'autre**

**Les habits de Polichinelle
Et de Ubu réunis !**

Rappel incessant de l'absence de sens

**Pas de l'homme dans la ruelle la nuit.
Pas de la femme dans la cuisine le jour.
Et vice-versa.
Et réciproquement.
Ce qui ne sera jamais démontré.**

**Tic tac du balancier du temps perdu.
Chant d'oiseau sur l'arbre perché.
Et vice-versa.
Et réciproquement ;
Ce qui ne sera jamais démontré.**

**Mouvement de la foule dans le grand magasin.
Tristesse dans le cœur de celui qui souffre.
Et vice-versa.
Et réciproquement.
Ce qui ne sera jamais démontré.**

**Rires gras d'un groupe d'hommes.
Unique larme d'une femme solitaire.
Et vice-versa.
Et réciproquement.
Ce qui ne sera jamais démontré.**

**Sonnette d'entrée et porte grinçante.
Soudure à l'arc et cris d'épouvante.
Bruit de chute et sanglots.**

**Pluie qui dégouline sur le trottoir
En crachotant d'une gouttière percée.
Goutte à goutte du robinet de la baignoire.**

**Temps défini par le mouvement,
Qui n'est que l'impossibilité d'atteindre
Ce qui n'a aucun sens.**

**Sportive sous la douche,
Mangeant une carotte crue.
Et vice-versa
Et réciproquement.
Ce qui ne sera jamais démontré
Parce que
Cela n'a aucun sens.**

Brève rencontre

**Et dans ce monde,
Strictement inutile
En soi,
Dont chaque grain
De poussière
Est
Sans nécessité aucune,
Même
S'il en est
Un élément utile,
Et
Dans ce monde donc,
Dans lequel je m'enfonce,
Moi dont
La présence
Est de plus en plus
Transparente
Et sans plus de
Signification,
Je demande à une inconnue
Qui me semble charmante,
De tenter une réponse
A cette lancinante question.**

**Ce faisant elle tente
En un instant de vérité
D'ôter mais sans succès
Ce qui protège sa nudité.**

**Non ! Lui dis-je.
Ne nous égarons pas !
Il est sans nécessité aucune
De rechercher dans nos sens,
Le sens de notre présence
Dans ce monde
De vide et de perversité,
Et de plus
Inutile en soi.**

Radicale réforme

**Il faut fabriquer des objets invendables
Qui se dissolvent à la moindre approche !**

**Il faut écrire des poèmes imprononçables
Qui brûlent la langue de leurs lecteurs !**

**Il faut développer des activités immorales
Qui ôtent toute atmosphère à l'espace !**

**Il faut mettre au monde des monstres hideux
Dont la vue paralyse toute chose existante !**

**Il faut perforer la terre de galeries absurdes
Afin de la vider de toutes ses matières !**

**Il faut inverser le sens de la gravité,
Pour rendre caduc le vol des hirondelles !**

Alors tout ce qui s'accroche et s'enterre

Sur cet astre errant et son morceau de temps,

**Retournerait vers ces espaces infinis,
Qui absorbent tous les malheureux.**

**Resteraient seulement les fleurs sauvages,
Les seules étonnées de tout ce chambardement !**

**Alors ces petites mutines
Pourraient en ce lieu
Gambader à nouveau sans fin !**

Ni haut ni bas

**Ni haut ni bas
Dans le bleu du ciel
Et dans
Ses grands trous noirs.
Mais où sont
Ces yeux
Qui nous regardaient
De si loin ?
Ces yeux
Depuis longtemps
Eteints ?**

**Entre l'infini
Qui la précède,
Et l'infini
Qui la suit,
La vie a disparu,
Happée par les gourous
Et les petits matins.**

**Ni haut ni bas.
Le désordre est partout.
Les choses trop touffues,
Laissent suinter
Leur confusion.**

**Est-ce leur ironie
Qui laisse percer
Ce sourire ?
Sourire confus ?**

**Ni haut ni bas.
Dans le bleu du ciel,
Y a-t-il encore
Des yeux
Qui nous regardent ?
Et ces grands trous noirs,
N'est-ce que des yeux
Depuis longtemps
Eteints ?**

Fête orientale

**Une nuit j'ai connu
Les folies
De la fête orientale,
Au fond des montagnes,
Où les filles vénales
Et les soudards paillards,
Dans la fumée et la clameur,
Formaient
Des couples de passage.**

**Avec mon burnous
Couleur de couchant,
Dans un coin sombre
Enfoui dans un divan,
J'observais sous le turban
Les yeux du désespoir,
Et la cruauté du temps,
Sous la mélancolie
De certaines sultanes.**

**Et les grands mâles
Fiers de leurs armes,
Crachaient l'encens
Et buvaient le sang,**

**A la santé de leurs âmes,
Dans l'indifférence
Générale.**

**J'étais de passage
Dans ces sables pâles.
Et le silence de leur message
Après tout ce vacarme,
Recouvrait
D'un filet de peine
Mon cœur errant.**

Poupées déchirées

**Accroupies
Sur les seuils
Des maisons,
Des gamines pâles,
Entrent dans la vie
En jouant
Aux poupées déchirées.**

**Passants,
Poussés par le vent
Et
La mélancolie,
Adultes
Endurcis
Et malodorants,
Ne les bousculez pas
En les ignorant !**

Leur regard las

**D'incomprises,
Vous poursuivrait
Bien
Trop longtemps.**

Télégramme du bout du chemin

**Trou noir.
Sans yeux, il erre mains tendues.
Seul, angoisse, pas perdus.
Cri, il appelle, mais qui l'a entendu ?
Mort, il ne sait quelle vie il a eu.
Amour en vain, chair froide, il s'est trouvé nu.
Regard, il a cherché à voir, trou noir.
Arrêt, fin de l'espoir, d'avoir attendu.
Le monde, autour, indifférent, avait tout vu.
Son cadavre, un temps, crierait, qu'il avait vécu.
Bête morte au fond du trou, silence éternel.
Tendresse jetée par dessus les pelletées de terre,
Ils étaient absents, un oubli de paraître à la vie.
Conscience plus ou moins éveillée, peu importe.
Dernier cri de l'être, dernier cri de haine.
Condamné, damné, né, pourquoi faire ?
Trou noir, fumée sans yeux, boule de feu.
Où vont tous ces pleurs, ces larmes errantes ?
Il pleut, la morte nature cherche son maître.
Elle ne dit rien du temps qui passe et du temps qu'il fait.
Tous ces mots, ils vont pourrir dans leur décharge.**

**Ils vont partir, ces fous du souvenir, sans garde-fous.
Ah oui ! Ils ont ri de leur liberté, pensez !
Maintenant ils ont touché le fond, le fond de l'océan.
Ils ont connu la mer sans la payer, normal.
Mais tous ces noyés, qu'est-ce qu'on en fait ?
Femmes sans têtes qui cherchent l'ombre, privées d'amour.
Cadrans solaires qui cherchent la l'ombre aux objets perdus.
Mais pourquoi sommes-nous là ?
Fuite sans corps, fous à lier, mais esclaves de quel univers ?
Message codé de l'être incompréhensible.
Accident de la tendresse avec du sang sur l'asphalte.
Où mettre en attendant tous ces cœurs à transplanter ?
Construit ton théâtre dans le vide, c'est tout.**

Jardin fermé

**C'était un jardin fermé,
Un jardin retiré,
Celui d'un ancien couvent,
Aux murs couverts de lierre,
Au sol couvert de ronces
Depuis tant d'années.**

**A la fin de l'été
Venaient y prendre le soleil,
Des filles en robes longues,
Au museau de gazelles,
L'ombre et la lumière
Jouant avec le vent,
A travers
Leurs jupons de dentelles.**

**Là,
Dans un fauteuil rouillé
Posé à côté
D'une table ronde,
Une beauté noire
Cachée sous un chapeau
De taille,
Allongeait**

**Une paire de jambes,
Cuites
Comme du pain au four,
S'abandonnant
Au sommeil de la terre
En une sieste de paille.**

**Et dans l'ombre déjà lourde,
Se profilait
Les pièges dressés
Pour ceux
Qui allaient s'y prendre,
Victimes de leur passion,
Les trépassés de son amour.**

Placard à balais

**Dans le sordide placard à balais,
Où dès le matin de notre vie ordonnée,
Nous sommes pour toujours enfermés,
Avortons moisis suant des aisselles,
Nous croyons voir sans cesse à nos côtés,
Dans cette vie d'espoir qui nous est destinée,
Une jeune femme forte, fière et sévère,
Plus dure en fait qu'une statue de pierre,
Une jeune femme à la bouche qui parle, parle,
L'air sortant de la chair gonflée de ses lèvres,
Une jeune femme dont les seins lourds,
Font deux bulles molles sous l'étoffe de sa robe,
Une jeune femme à la chair transparente,
Comme un voile qui plonge dans l'écume,
Une jeune femme qui ramasse des fleurs
Sur le chemin qu'elle nous trace,
Mais y laisse en paix les feuilles mortes,
Qui parsèment les boucles de sa chevelure,
Une jeune femme qui ne nous quitte pas,
Contribuant ainsi à notre destinée,
Qui refuse de nous en débarrasser.
Et quand elle nous sourit
Nous sommes paralysés !**

**Avec elle il faut savoir nager !
Dans l'odeur lourde de ses reins,
Dans l'effluve aigre de son sexe,
Elle nous enveloppe avec son cache-nez,
Et la palette de ses dents blanches
Est si bien plantée,
Qu'on dirait les pelles étincelantes
Des fossoyeurs du placard à balais !
Eux qui passent leur temps à nous attendre,
payés pour creuser notre tombe à l'avance !
Mais avant
Il faudra bien nous assassiner !**

Poisson d'amour

**Quand tu m'as dit,
Que tu m'aimais,
D'un air grave
Et tourmenté,
D'abord je t'ai
Longtemps
Regardée,
Puis, je t'ai dit
D'en profiter,
Parce qu'un amour
C'est si fragile,
Le temps d'y penser,
Le temps l'a usé.**

**Quand tu m'as dit :
Maintenant c'est fini !
D'un air grave
Et tourmenté,
Que tu es partie**

**Sans un regard,
Mais non
Sans regrets,**

**Sur ton dos,
Un poisson d'amour
Etait accroché !**

Vie privée

**Comme elle pleurait
Dés le petit déjeuner !
Dehors il pleuvait,
Et j'avais renversé sur elle
Le petit pot de thé,
Et ce n'était pas très
sain pour sa peau.
Je notais :
Vie privée !
Privée de quoi ?
C'était pourtant vrai !
Le cœur brisé
Est misérable.
Nous ne sommes
Que des dieux
Mal à l'aise
Dans nos guenilles.
Des dieux ou des gueux ?
Pour nous,
La densité du monde
Est celle des cloportes !
La réalité nous crève**

**Comme un ballon !
L'espace se dissout
Lui-même
Dans le néant,
Par empilement
Du temps !
Chut ! Chut !
Les extraterrestres
Perçoivent
Distinctement
La longue nuit
De notre ennui,
Et ont parfaitement
Conscience
De la perte de notre être,
Qui erre maintenant
Hors de nous,
Et recommence
Sans cesse devant eux
Sa comédie pitoyable !**

Soins palliatifs

**Transporté dans un état
Que les regards jetés vers moi,
Jugeaient désespéré,
Je lisais déjà les perspectives
Qui présideraient à mes restes,
Dans les furtives visites de proches
Qui très vite s'éloignaient !**

**La dernière nuit, l'infirmière entra,
Probablement une intérimaire.
Dans la chaleur aseptisée,
La blancheur de sa fonction,
A la manière d'une injure,
Bridait sa liberté de déplacement,
Sous l'enveloppe mesquine du vêtement.
Animé d'une fervente conviction,
Et sous le signe du plus grand sérieux,
Je lui demandais faiblement :**

« Pouvez-vous faire l'effort
De rendre votre apparence
Digne de la rencontre avec ma mort ?
Enlevez ce carcan honteux
Qui ôte toute vie à votre mouvement ! »
Net elle stoppa son travail !
En cette minute éternelle,
Je perçois encore dans un brouillard,
Son regard en perdition, ses cheveux ébouriffés,
Sa pure beauté de sirène.
« Je vois une étincelle dans votre regard sincère », dit-elle,
« Aussi j'accède à votre désir sans aucune gêne. »
Dans son dos trois boutons
Ouvrirent sa blouse blanche.
Une torsade du bras
Fit glisser un soutien fictif et le reste
D'un geste plein d'humour.
Quand elle se retourna
Elle portait seulement un collier de perles.

Ainsi descendit cette nuit-là
L'oiseau astéroïde
Qui d'un coup d'aile
Fit se rabattre le drap
De l'au-delà
Sur ma face blafarde.

Etat de crise

J'aurais voulu écrire dans un style coulé,
La foulée du coureur marathonien,
La route du voilier sous les alizés,
La trace du supersonique dans le ciel d'été.

J'aurais voulu écrire la logorrhée
Du roman-fleuve sur les rapports humains,
Et je n'ai réussi qu'à faire apparaître

Une page déserte où nul mot ne vient.

**J'aurais voulu mais je n'ai pu,
Car je n'étais qu'une bête,
Victime innocente d'un naufrage,
Qui se traînait sur le rivage
En rampant sur ses pattes.**

**Et pourtant quels progrès déjà !
Je savais osciller de la tête
Pour saluer en aveugle,
Tous ces équilibristes du verbe
Qui se hissent
Jusqu'au firmament
Et tout le bataclan.**

Étrange musique

**Aujourd'hui,
Se coule en moi
Une puissante mélodie.
Un miel savoureux
Lave mes cheveux.
Aujourd'hui
Point de cour crasseuse,
Mais une salle blanche
Éclairée par le ciel.
Un homme y parle,
Entouré d'une assemblée**

**De jeunes gens
Réfléchis.
Il cherche à remplacer
Astucieusement
L'ampoule de la réalité,
A l'aide de
Poésies inspirées,
De souffrances historiques,
D'actrices électroniques.
Il n'impose rien.
Il ne prie pas.
Il constate seulement
Qu'une étrange musique
Peut se glisser
Dans la forteresse
Des lézardes,
Pour y chasser
La mélancolie
Du hasard.**

Errance

**Au début
Tout coulait coordonné
Et
Point de plainte
Enregistrée.
Voilà bien la preuve
Que notre âme
En fut chassée.
Depuis quand ?
On ne sait.
Avec les scarabées dorés,
Elle fit
Le long exode.
Depuis reste seul
Le monde de l'objet.
Et la verte nature,
N'est plus
Qu'une poule
Aux œufs calibrés.**

**Depuis,
Une couverture
De mélancolie
S'est repliée
Sur l'être
Dont le regard
Est parti
Vers d'autres lieux.
Tous
Se sentent
Abandonnés,
Avec la dissolution
Des dernières
Pensées.**

**Du plus lointain,
Ne viennent plus
Que des tortues
Nonchalantes,
Sous ce soleil
De papier blanc.**

Amour perdu

**Faire se déshabiller
Et se serrer
L'un contre l'autre,
Immobile,
Sur une souche
Fraîchement coupée,
D'un sapin
De soixante centimètres
Au moins
De diamètre,
Le couple
Qui veut retrouver
Son amour perdu.**

**Verser
Tous les jours
Au pied
De la greffe,
Un arrosoir
D'inconscience grinçante
Garantie bon teint.
Attendre
Deux ou trois
Semaines,
Suivant les cas.
Veillez au silence
Des lieux.
Chassez les intrus,
Même accrédités.
Gardez le secret !

Inutile d'invoquer
Le saint patron
Des poètes !**

Solitude

**Ce qui manque
Le plus
Au solitaire,
C'est :
Le matin à l'aube,
Le vif
Des confidences,
C'est :
L'enfance
Echangée,
C'est :
Le lent écoulement**

**Du drain
De l'affection,
Dans la chaleur
Moite
De la présence.
Ce qui pèse
Le plus
Au solitaire,
C'est :
Ce cœur blessé
Qui
Doucement
Geint,
Et que rien,
Aucune présence,
Aucune caresse,
Ne vient
Vider,
Et qui reste
Plein.**

Au sommet du col

**Je quittais mon double
Au sommet du col.
Dans le brouillard
Il devint une ombre,
Qui elle-même
s'estompa.
L'homme d'action
Pense qu'il vit
Réellement,
Bien calé
Dans le temps.
L'homme d'angoisse
Sent qu'il
Est plongé
Dans un rêve confus
Sans lendemain.**

**Le jour baissait.
Je quittais le col
Dans la conscience
Que j'étais devenu
A moi-même
Une absence.
Une rumeur,
Un grondement
Qui n'était pas
Humain,
Montait de la plaine.
C'étaient
Des appels de
Chauve-souris,
Des craquements
De cercueils,
Des trous d'eau
Grignotant des nuages.
Je quittais mon double
Au sommet du col.
Son ombre,
Je la suivis
Un moment.
Pour moi désormais,
ce fut toujours
L'automne.**

Chambre d'infortune

**C'était une chambre d'infortune,
Quiproquo, malentendu des propos,
Mansuétude des amours de fortune,
Une deuxième chance à la vie,
Au-delà des rencontres vénales.
C'était une chambre d'infortune,
Sombre, grise, froide, basse,
Un grand lit haut défait,
Posé sur un plancher en bois.
Aventure où rien n'est dit,
Sorte d'ivresse de rencontre,
Propos de simples inconnus,
Vent du large sur la peau,**

Caresse qui permet d'oser,
Geste éternel de l'univers,
Rêves accrochés sous des soupentes,
Ce que le quotidien ne sera jamais,
Aventures de l'infortune,
Rencontres des regards perdus
Et caresses des corps inconnus.
C'était une chambre d'infortune
Où les draps froissés projetaient
Le relief torturé des vallées
Conquises dans le lointain passé.
Ici, la passe de l'homme sans tête,
Là, le défilé du couloir de la mort,
Où tant de couples ont péri,
Avec dans leurs yeux
L'attaque des Indiens !
C'était une chambre d'infortune
Qui avait eu sa chance
Dans le malentendu des propos.
Le large lit défait posé sur le bois
Cachait des amours vénales
Qui, à force de se répéter,
Finissaient par se perdre,
Comme ces fleurs égarant
Leurs derniers pétales.

Idiotismes

Un pull-over vert univers,
Glissé sous
Un imperméable aimable.
Une bicyclette hémiplegique,
Passée sur
Un rutabaga bon enfant.
Et
D'étranges étendues d'étangs
Tenues par
Des tenanciers tendres
Comme
Des enfantillages d'un autre âge.
Et
Le bateau-mouche soigne
Son gros rhume de poisson.
Et
Les poissons polis sont
Dans le bateau-lavoir,
Qui fait eau de toutes parts.

Et
Maintenant regardez
Ce gentil sein échappé
De l'église assise
Là tout à côté,
Prenant son café amer
Au bar de l'amirauté,
Tandis que l'enfant
Qui le taquine sans méchanceté,
Pousse le sein
Qui tombe à l'eau !
Alors l'église assise
Se met debout au garde-à-vous
Pour nous faire réciter
Le « Je vous salue mon sein
Qui êtes tombé à l'eau »,
Et
Dans les sacristies,
Ventre-saint-Gris !
Il n'y a plus un seul ouistiti
Pour répondre au téléphone.
Et maintenant
Regardez ce sein mouillé
Tout déconfit,
Qui patauge
Dans l'eau saumâtre
Du port !

Babillage

L'enfant de cinq ans dit :
J'ai tout le temps cinq ans !
Il regarde la lune.
Il voudrait bien lui parler,
Mais elle est si loin !
Elle est au moins à
Sept mille huit cent kilomètres !
Il dit :
Pourquoi la lune qui aime tant le soir,
Elle se couche quand même ?
La lune qui est si loin,

**La lune qu'on dirait si prés.
Qu'est-ce qu'elle fait
Après s'être couchée ?**

**Il confond
Le père et le frère de sa mère.
Mon père c'était le capitaine,
Dit-il,
Celui qui est mort un jour
Dans la nuit,
On ne sait pas comment.
Mais il est enterré !**

**Il met son fusil sur l'épaule
Et défile comme un militaire.
On le questionne :
Mais un militaire que fait-il
Quand il n'y a plus de guerre ?
Il répond avec l'aplomb
D'un soldat de plomb :
Il revient chez sa mère.
C'est pour ça
Qu'il y a
Tant de maisons !**

Stylo à bille

**Stylo à bille, face à la mer, immense et grise,
Une terrasse en béton,
Quelques couples dispersés et des chaises en fer.
A l'intérieur une grande salle sombre,
Et du verre, des verres, dans des châssis en fer.
A l'intérieur je suis une ombre imprécise,
Qui voit la mer immense et grise,
Et la vague immobile des couples dispersés,
Stylo à bille sur les chaises en fer.
Et dans l'ombre de la grande salle,
Quelques rideaux pendent en plis profonds.
Ma mémoire est tout enfuie dans ces plis,
Tandis que je regarde la griserie infinie
Des couples qui devisent en divisant l'univers.
C'est alors qu'elle se lève devant la mer,
Ombre immense et grise derrière la vitre,
Belle brune, son corps est là devant moi,
Stylo à bille, rideaux cramoisis, plis profonds.**

**Il n'y a pas de musique mais seulement
Le rythme lent du temps qui se meurt.
Je ne sais pas danser mais je l'invite,
Rythme lent, musique noire, ombre grise,
Elle est contre moi à travers la vitre,
Mes pieds sont dans ses pieds qui glissent
Au ralenti du rythme lent que balaye le temps.
Essuie-glaces du destin qui ne balayent rien,
Rien que du vide, la poussière du néant.
Son corps est nu sous le tissu de la robe,
Un tissu aux carreaux noirs et blancs,
Et la pointe de ses seins me chatouille,
Comme les os pointus de ses hanches,
Et sa peau est lisse, douce et sans barrière.
Nous dansons et nos jambes sont soudées
Point par point par l'ouvrier du destin,
Soudure, usine, travail à la chaîne,
Il relève son masque, beau travail, la soudure tient.
Et la pointe de ses seins s'incruste dans ma chair,
Et le tissu à carreaux s'imprime sur ma peau,
Nous sommes soudés l'un à l'autre point à point.
Nous dansons allongeant nos pas aveugles,
Découvrant dans nos mains l'échiquier du destin.
Mélange, alchimie étrangère, de la peau et son parfum.
Ombre grise, plis profonds, intense sculpture.
La platitude immense et sombre du destin.
Ne laissez jamais les autres entrer dans votre rêve !**

Les avions sont passés

**Les avions sont passés.
Ils sont venus,
Ils sont partis.
C'était de vieux bombardiers.
De terrifiants tas de ferraille.
En Afrique on n'a pas d'argent.
Dans l'air surchauffé,
Le bourdonnement des mouches,
Le squelette de l'école,
Ce qui voulait être une école,
Dresse ses ruines rouges.**

**Par terre,
Une machine à coudre.
Les cahiers de dictée dispersés
En sont restés aux mots :
« ...Dans le ciel. »
Les corps des fillettes déchiquetées
Impriment au silence
Leurs arabesques macabres,
Leurs solitudes grotesques.
Indicibles œuvres de chair,
Les cadavres sont :
Personnalisés,
Carbonisés,
Gonflés,
Désossés,
Décomposés,
Mais dans leurs nudités
couvertes de mouches,
Dieu
Ne pourra pas
Y reconnaître les siens.**

La manifestation

**Et un, puis deux, et trois,
Et dans la rue puis sur la place,
Elle a occupé tout l'espace.
Du plus loin elle est venue,
Toute sa rage annonçant l'orage
Des toujours assis assez,
Des tassés jamais lassés.
Et le lent mouvement de lacet
Du processus de revendication,
A farouchement animé les files du défilé.
Puis ils sont passés !
Et derrière les vitres
Les chocolats glacés en ont tremblé.
Ils sont passés !
Devant les enfants aux pieds nus.
Ils sont passés !**

**Devant les vieillards chaussés,
Devant les ouvriers fatigués,
Devant les vendeuses fardées,
Devant les concierges respectables
Qui sortaient à grand peine de table.
Ils sont passés !
Devant les faces hilares,
Les éberlués, les renfrognés,
Les marchands d'antiquités.
Elle a roulé la manifestation,
Sur le ventre de la chaussée
Et ses souterrains désespoirs.
Elle a défilé devant
Les façades chargés et les gaines de ventilation.
Et les chats secrets perchés sur les gouttières.
Sous la pluie ils criaient : « Ne dites pas,
Oui, monsieur le professeur !
Oui, monsieur le directeur !
Oui, monsieur l'officier !
Mais dites : Crève salope !
Et puis trois, puis deux, et un,
Sur la place puis dans la rue,
Le calme habituel est revenu.
Quelques feuilles ont continué à tomber,
Le fond de l'air a continué à meubler le vide des consciences,
« Tiens ! C'est déjà l'automne », a constaté le pharmacien,
En venant prendre un peu de distraction devant son magasin.**

Gens sans histoire

**Les pauvres gens sans histoire
N'auraient-ils rien laissé
Derrière eux,
Après leur vie,
Après leur mort ?**

Bien sûr que non : rien.

Gens sans histoire,
Dans vos soupirs inconscients
Vous avez vu défiler
Sur la lucarne étroite de votre existence
Bien des visions
Qui naissaient de rien
Et disparaissaient de même.
Et derrière cette glace
Il n'y avait que votre froid reflet.

Vous dont on ne parlera jamais,
Calmes, solitaires, reclus,
Qu'avez-vous effleuré que personne ne saura ?
Qu'avez-vous emporté avec vous
Dans vos bagages de nulle part ?
Quelle a été la communion profonde de votre être
Coincé à l'intérieur de cette charnelle enveloppe ?

Pourtant vous avez vécu !
En ce temps-là vous étiez vivants !
Est-il possible que même Dieu
N'en ait rien su ?

La femme en noir

Boite à poèmes !
Sans mystère
Que serait la vie ?
Seulement
Un livre de science
Bien établi !

Ainsi fut pour moi
La femme en noir
Dans sa cuisine.
Toute la journée
Elle y passait
Et repassait,
Et je voyais
Son ombre gracile,
Sa silhouette furtive
Qui y travaillait.

**Boite à poèmes !
Dans sa cuisine
Sans mystère,
C'était peut-être
Sa vie ?
Que sais-je ?**

**Et chaque matin,
Telle une chatte grise,
Elle paraissait,
Qu'il neige,
Qu'il fasse soleil,
Derrière la buée
De sa cuisine.**

**Pour moi,
La femme en noir
Fut un mystère.**

**Boite à poèmes !
Mais
Que serait la vie,
Si ce n'était
Qu'un livre de science,**

Bien établi !

Comment être poète ?

**Comment être poète, sans cœur aucun ?
Comment faire pour que, ce que l'on a pensé,
Reste inscrit au fond de chacun ?
Contre la lèpre qui ronge chaque destin,
Les deux mains accrochées à la paroi,
Quand les officiels ricanent en dessous,
Comment rester poète malgré tout ?**

**Elle est là devant moi ce matin,
La triste réalité, vautreée sur sa couche.
Elle tient la griserie du téléphone à la main,
Et le fil tirebouchonné de sa détresse,
Emerge en une large plaie de son sein.
Car sans cœur comment devient-on poète ?**

**Sa main desséchée couleur de parchemin,
Nous indique qu'elle est déjà vieille,
Et ces taches brunes sur son sein
Montrent qu'elle n'a plus rien à perdre.
Pourquoi alors se tourner vers elle ?**

**Pour être poète faut-il s'abîmer
Dans les maux de son pâle quotidien ?
Faut-il utiliser ses déliés et ses pleins ?
Et son sexe velouté n'est-il que la promesse
De la divinité et ses fallacieuses félicités ?**

**Nous savons que chaque pensée est étiquetée
Au fond du sac de chaque trépassé,
Et qu'ensuite elles partent
Avec les vents et les poussières
Ailleurs se recomposer .**

**Mais que devient le poète
Qui s'abîme à utiliser
Les mots de tous les jours ?**

**Bonnes gens, vous qui passez, raides,
Dans vos automobiles encaustiquées,
Dites-moi comment faire de la poésie
Avec l'aide des si tristes mots du quotidien ?**

Pour Alexa

**Pour Alexa,
Posés sur la prairie
Dans leur bocal fleuri,
Les poissons sont des oiseaux,
Puisque chacun a des ailes
Et un manteau tricoté !**

**Pour Alexa,
Les filles qui ont des tresses
Sont toutes jumelles,**

**Les fleurs qui vous regardent
Aujourd'hui,
Sont plus grandes que des maisons,
Dont le vent joue avec les cheminées,
Les mouches avec le rideau coloré !**

**Pour Alexa,
Le chien est un sphinx consulté,
La robe de sa mère
Un grand lac ridé
Sous le pépiement des oiseaux,
Et les lèvres de son père
Diffusent la parole d'un amant !**

**Pour Alexa,
Vous êtes l'invité qu'on attend,
Manches ballonnées,
Yeux écarquillés,
Sous les bonds de joie
Des lapins,
Qui s'en perdent
Dans les nuées !**

Mourir

**Comment mourir
Sa propre mort ?
Son impensable
Anéantissement ?
Je vis et je pense.
Je pense que je vis.
Je pense :**

**« Je vais mourir » !
Et puis...
Il n'y a pas de « et puis » !
Il n'y a que la peur de mourir.
On se demande parfois
Comment cela est-il possible :
Mourir !
Car qui a l'expérience de cela ?
Et sans cette expérience,
Meurt-on vraiment ?
Et qui sera là
Pour vous le dire ?
Et si cela m'arrivait
En ce moment exact,
Si mon crayon se figeait,
Si le fil de mes pensées
Se rompait,
Qui serait là
Pour me le dire ?**

Le voilier

**Le voilier poursuit sa route solitaire.
Son sillage est à peine tracé
Qu'il l'oublie par derrière,
Et devant l'immensité changeante,
Sur laquelle il ne fait que passer,
Il poursuit sans se lasser,
Son jeu puissant et féroce,
Avec le vent comme avec le temps.**

**Le voilier poursuit sa route solitaire.
Berger paternel penché sur ses moutons,
Fuyant les caresses de l'océan,
Ses haubans sont les instruments
Qui jouent pour des ciels féminins
L'ébauche de symphonies dramatiques.
Et sur ses flancs viennent respirer
Les baleines blanches
Et leurs dauphins en habits de satin.
Et ses voiles ne prennent de l'air
Que son souffle laminaire.**

**Et l'océan dans sa mémoire géante,
Ne tient pas compte des survivants.
Il laisse passer leurs messages,
Mais n'assure pas leur passage.
Lui, l'indolent, ronflant
Dans sa barbe d'écume,
Il lui arrive de rêver
Qu'il submerge les terres,
Qu'il emplît l'espace,
Se déverse sur toute l'étendue
De l'univers.**

Revenante

**Jeune morte,
Si longtemps
Absente.
Je l'avais rêvée,
Elle est là, devant moi,
La voilà
Revenante,
Quel émoi !
Mais, dites-moi :
« Pouvait-elle
Se montrer à moi
Dans ce
Si triste état ? »
Maintenant
Je la serre**

**Dans mes bras.
Je retrouve
Le contact
De son corps
Rond et potelé.
Elle n'a pas
Changé,
Semble à peine
Sortie de l'enfance.
Entre nous
Existe toujours
Ce mol abandon
Du temps,
Jusqu'à en devenir
Une notion
Sans importance.
Revenante
D'un instant,
Elle est encore
Là près de moi.
Elle va déjà partir,
Me regarde en souriant.
Dans mon sang
Coule
Le détachement des sages.
Est-ce cela,
Le bonheur ?**

Prix unique

**Dans la fantasmagorie matinale
De cet univers à prix unique,**

**Plongé dans cet air insipide,
A l'égal d'un fluide réfrigérant,**

**J'aperçois bien au-dessous,
Posé sur le fond silencieux,
De tous les inconscients,**

**L'ombre des épaves ballottées
Au gré de leurs flottaisons.**

**J'aperçois à la vitrine des boucheries
Des escargots bavant dans leur sang,**

**Et sur les plages brûlantes,
Les morts qui font l'amour,
Les amoureux qui font les morts,**

**Tandis que plongés tout nus,
Mais dans l'eau jusqu'aux reins,**

**Et gardant leurs chaussettes,
Oui, gardant leurs chaussettes !**

**De jeunes serpents à sonnettes,
Font admirer à de vieux hippocampes,**

**toute la grâce naturelle
De leur férocité,**

Plus fugace comme un poème.

Il pleuvait, j'écrivais.

**Il pleuvait, j'écrivais.
La pluie contre les mots.**

**Les gouttes faisaient
Papier taché,**

**Tuant les mots,
Tombant du ciel.**

**Je ne savais plus.
J'oubliais.**

**Mon esprit s'était enfoncé
Dans l'oubli.**

**J'étais un homme
Ligoté dans sa baignoire.
Mes pensées y étouffaient.**

**Les gouttes de pluie tachaient
Le bord des mots,
Rendant inepte leur message.**

**Pluie du temps.
C'était ta mort ou la leur.
Vite ! Il faut passer !
Car ils vont venir te chercher.**

**Tu as vu la mort,
Ses yeux aveugles,
Avancer vers les groupes
Eparpillés
Sur les pelouses maigres.
Tu as vu
Ses yeux aveugles.
Tu as vu.**

Scénario

Légères rides sur l'eau.

**Un vieillard pousse à petits pas,
La grille grinçante
D'un cimetière abandonné,
Envahi par les herbes.
Derrière lui un chien jappe.**

Plan sur chien qui jappe.

**Vue plongeante sur un cercueil
Qui s'enfoncé en raclant dans la terre.**

**Contre-plongée sur les pieds et les jambes
D'un pendu,
Sous un portique en bord de mer.**

Une vague- Deux vagues- Bruit de vagues.

**Une chambre toute blanche
Un enfant s'éveille dans un berceau.
Gros plan sur un bébé qui sort
Du ventre de sa mère.
Mains sanglantes de docteurs.**

Plan noir- Cris de bébé dans le lointain.

**Un homme à l'aspect minable,
Dort dans un grenier.
S'éveille brusquement, l'air hagard.
Descend des escaliers interminables.
Arrive dans une rue
Où tous ont une légèreté bizarre.**

Gros plan sur une musique militaire.

**Certains marchent au pas de l'oie.
D'autres rampent sur le ventre.
Plusieurs reculent lisant un journal.
Avancent nus, marchant dans du pus.
L'homme n'y prête aucune attention.**

**Plan muet sur le cimetière,
Tandis que défile une liste de poètes
Morts à moins de quarante ans.
Accidentés, suicidés, assassinés.**

Images de motocyclettes à grande vitesse.

**Plan sur un visage de femme,
Les yeux fermés sur fond d'un lac.
Légères rides sur l'eau
Qui s'éteignent progressivement.**

**Plan noir- bruit strident de motocyclette
Allant en s'amplifiant,
Puis bruits de vagues dans le lointain.**

Murs du travail

**Froideur de suaire
Du mobilier de bureau !
Vide et néant des murs du travail,
Qui filtrent la crasse et la sueur,
De la stupeur des travailleurs !**

**Ici, tout est oublié !
Le titre comme les auteurs !
Ici c'est le règne du rail,
De l'esprit de simplification,
De l'incontournable labeur,
L'unique route de poussière
Qui traverse les âmes
Accroupies sur cette terre !**

**Tandis que d'autres dorment,
Bercés par des rêves dévastateurs,
Il y a ceux qui vont,
Allant chercher leur drogue
Jusque sur les flèches rouillées
De nos orgueilleuses cathédrales !**

**Malheureux temps de Babel,
Où l'on se sert soi-même !
Malheureux temps de Babel,
Où l'on n'a besoin,
Ni de dictionnaires,
Ni d'oreilles !**

Duvets de plumes

**Ceux qui savent
Qu'ils vont mourir,
Assez tôt, soudain,
Perdent toute arrogance,
Toute vanité,
Toute agressivité.
Ils deviennent doux
Comme des
Agnelets au maillot.
De leur regard**

**Qui se creuse,
Emerge
L'étrange lueur
Du détachement,
Et de la bonté envers
L'univers.
Ils ne s'appartiennent plus
Désormais.
Avant de partir
Ils s'allègent
De toute la quincaillerie
De la matérialité,
Fluides duvets
Flottant
Comme des plumes,
Ils s'enfoncent
Bien gentiment
Dans le néant
Qui les absorbe
Dans son silence
Apaisant.**

Jeux de mots

**Jeux de mots,
Maux du « Je » !**

**Je suis malade
De cette tragédie
En forme de
Quiproquo.**

**Je suis celui
qui
A attrapé la grippe,**

**Et a pris en grippe
Sa maladie !**

Et qui en est mort.

Ankylose

**De moi-même je n'aurais jamais
Quitté le ventre de ma mère,
C'est le médecin qui m'y a forcé !
De moi-même je n'aurais jamais
Quitté les murs de l'école,
C'est le directeur qui m'a renvoyé !
De moi-même je n'aurais jamais
Quitté le foyer conjugal,
C'est mon épouse qui s'en est allée !
De moi-même je n'aurais jamais
Quitté les murs du travail,
C'est le patron qui m'a licencié !
De moi-même je n'aurais jamais
Renié une vieille amitié,
C'est mon ami d'enfance qui l'a fait !
De moi-même je n'aurais jamais
Quitté la vie terrestre,
C'est la mort qui s'en est chargée !**

Ankylosé donc,
On le serait à moins !
J'ose cependant parfois
Une pirouette.
Tel une girouette
Attendant la tornade,
A l'avance je m'angoisse.
Je vais, je viens.
Je fais l'aller et le retour
Du lit à la table.
Passivement,
Je pars puis je reviens,
Je n'ai envie d'aller nulle part,
Pourtant je ne peux
Rester en place.
Alors je lâche tout
Et m'affaisse dans l'inutile.
De la réalité je ne vois plus
Que le défaut de sa cuirasse.
On ne peut lutter contre la rigidité cadavérique
Ou la mollesse de l'air marin.
Seul le vrai fou fait fondre
Devant lui tous les obstacles !
Pour lui, seule la mort,
Hypocritement représentée
En vieille femme lubrique et sale,
Est revêtue des plus désirables appâts !

Le monde

Le monde est plein de secrets
Si légers,
Le monde est plein de secrets
Si lourds,
Que jamais vous ne connaîtrez.

Le monde,
Qui ne sait pas lui-même qui il est !

**Des pleurs couvrent son visage.
Du sang baigne son passage.**

**Ses colères percent les montagnes.
Et l'océan n'est pas là pour le calmer !**

**Le monde,
Il ne met point de chapeau,
Il n'envoie pas de message,
Il ne met pas la main
Devant sa bouche
Quand il éternue,**

**Le monde,
Qui laisse passer le temps,
Comme tous les paresseux !**

**Le monde,
Plein de secrets.**

**Qui ne sait même pas qui il est !
Qui saura jamais
Ce qu'il est en train
De tramer ?**

Les longs regards

**Il y a de longs regards
Que parfois nous jetons.**

**Regards perdus,
Dans les impasses de l'âme,
Ne sont jamais rendus.**

**Les moments des horloges
Les gobent un instant,
Et puis plus rien.**

**Il y a de longs regards
Que parfois nous jetons,
Dans les poubelles de l'être,**

Si sales, si noires !

Douleur des regards.

**Ils vivent
Ils meurent.
Ils se taisent,
Ils nous pensent,
Ils nous classent,
Ils nous oublient.**

Douceur des regards.

**Ils vont et viennent.
Ils nous appellent,
Ils nous parlent,
Ils nous supplient,
Ils nous pleurent.**

**Sur les boulevards de la mort,
A l'éclairage diffus,
Les ombres familières,
Des souterrains de l'au-delà,
Nous crient leur enfer.
En vain.
Nous ne les entendons pas.**

Excessive vision de la femme

**Dans une clarté
Pleine d'artifice,
Se projetant
Sur un horizon
Entièrement factice,
Se dresse
Une publicité.**

**C'est
L'ombre élaborée
D'une femme nue,**

**Présentée comme
La fulgurante
Révélation
De la nuit des sens.**

**Cette vision
Excessive
De la femme
Fait d'elle
La fragile déesse
De la satisfaction
Du désir
A tout prix !**

**Simple éclairage
Dans la pénombre,
Et l'accablante chaleur,
De notre asservissement
Au désir,
Quand il ne s'agit
Que du problème
Du sexe
Et de
Son désert de la soif.**

Fragilité du rêve

**Dans son sommeil,
La vie ne cesse
De nous rappeler
Par le rêve,
Sa fragilité.**

**Le rêve nous dit :
Aucune explication
Ne pourra l'atteindre
Dans sa nature
Et donc le remplacer.**

**Un calque posé sur lui,
N'en tirera
Que des images
Edulcorées,
Qui lui permettrons
De se dérober.**

**Le rêve nous dit :
A chaque nouveau-né
La nature a programmé
Le suaire ou les planches
qui doivent l'envelopper
Au sein de l'éternité.**

**Le rêve nous dit :
Des hommes aux cerveaux féconds
Et
Des femmes aux bassins profonds,
Seront fabriqués
Pour s'accoupler,
Et
Engendrerons
Des saumons conditionnés
Pour remonter
Les rives scintillantes
De notre rêve.**

Précieux présent

**Ecoutez ! Heureux bénéficiaires
De ce précieux présent !
Ne vous laissez pas écraser
Par la chape d'orgueil
Qui recouvre cette planète !
Imitez plutôt cette marmotte
Aux lunettes dépolies
D'avoir passée trop d'hiver
Sur des poèmes d'amour !
Et ce chat au poil poisseux
Nommé
Chattanooga Tchou Tchou,
Parce qu'en son jeune temps
Il épousa une marchande de harengs
Pour son orgasme étincelant !
Et ce porte-avion fuyant
La platitude des océans**

**Vers des lacs d'altitude !
Et cette charmante hôtesse
Aiguisant sa voix vénusienne,
Pour annoncer aux mourants
L'embarquement pour Cythère !
Et ce vieux pape pieux
Toujours en élévation,
En genuflexion, en ascension,
En béatification, en crucifixion !
Et ce pilote consciencieux
Apportant la concorde
De ses propulseurs en sang !
Maintenant écoutez !
Heureux bénéficiaires
De ce précieux présent !
Pères, mères, enfants !
Maîtres baigneurs
Et mères au foyer !
Allumeurs de chaudières
Et livreurs boulangers !
Péripatéticiennes
Et maîtresses d'école !
Tirez profit de cette antique inscription :
« Je fais trembler la terre,
Alors pourquoi
Y élever tant de pierres ? »**

Panthère noire

**D'un bond d'acier,
Un gros chat noir
Solitaire,
Traversa la piste rouge.
Un regard fou
Vers l'arrière,
A l'instant
Il plongea
Dans la verte brousse.**

**On avait stoppé
La Land Rover.
« Tu vas voir, »
Me dit-il,
« Comment les plus nobles bêtes »
« Disparaissent de nos jours. »
Il n'avait pas fini
Que
Bondit comme l'éclair
La jumelle
De la première.
« Voilà ! »
« C'était la femelle »
« Qui suit toujours »
« A quelques pas derrière. »
« C'est elle »
« Que les chasseurs criminels »
« Abattent en traître, »
« Couvrant de honte »
« Le genre humain. »**

Lettres

**Sur l'envers
Des grandes lettres
Fondamentales
Que l'on n'a jamais
Osées envoyer,
Il y a les
Mal à l'aise
Regrets,
Qui suintent
De nos existences
Etriquées.**

Sur l'envers

**Des grandes lettres
D'amour fou
Que l'on a osées poster,
Il y a les
Croix de bois
De ceux que
Nous avons
Désespérés.**

**Une fois que
Nos cerveaux
Ont quitté
Leurs casernes
Pour s'aligner
Dans les cimetières,
Pendant des siècles
Elles restent
Au fond des tiroirs,
Et puis
Elles sont parfois
Relues par d'autres
En d'étranges
Circonstances.**

Automobiles

**Automobiles !
Vous qui partez
En longue files
Toujours pressées
En uniformes
Sous la pluie
Et la gloutonnerie.**

**Automobiles !
En longue files,
Vous qui restez
Toujours compressées
En uniformes
Sur les parkings
Et la mesquinerie.**

**Automobiles !
Désormais
Pour l'éternité
Vous serez
En longues piles
Immobiles
Et rouillées.**

Regards perdus

**Ô ! Regards perdus
De la guerre des sexes,
Des classes sociales,
Des communautés
Et de leurs fossés,
Des nations divisées
Et des armées décimées
Par des guerres funestes.
Avec leur long défilement
De maisons écorchées,
De terrains ruinés
Que la vie a déserté,
De ces espaces à compter
Et à parquer les morts,
De ces quais vides
Desservant des déserts,
De ces buildings orgueilleux**

**Qui ne sont là
Que pour offenser le ciel.**

**Ô ! Regards perdus
Des paysages vidés
De leur beauté originelle,
De ces plages polluées
Où sont venus s'échouer
Au soleil couchant,
Des bois flottants
Et des tas de noyés,
Au milieu
Des oiseaux mazoutés.**

**Ô ! Regards perdus
Des habitations sans jour
Qui grouillent d'insectes,
Des habitations sans nuit
Qui grouillent de fêtards.**

**Ô ! Regards perdus
Dans l'ombre,
De ces vieilles femmes
Sourdes,
A l'écoute
De grincheux gramophones.**

Pensée

**Pensée, vague bleue
Qui parcourt l'océan.**

**Pensée, née
D'une femme vent
Levée par le néant.**

**Pensée, fleur sauvage,
Désir de volonté
Venu du plus noir
De notre lointain originel.**

**Pensée qui nous vient
Multipliée
Par cette vaste mer
Où rien n'est clair**

De ce qui s'est passé.

**Pensée, au loin
Le bateau d'Ulysse
Sur la grève posé,
Gonfle ses ailes
Attendant de Neptune
Un baiser apaisant.
Mais des vaillants grecs
Que reste-t-il ?
Quelques vers
Et des pierres blanches !**

**Alors, pensée sauvage,
Comment saisir tes appels ?
Comment saisir
Tes grains de lumière
Qui meurent en naissant ?**

**Pensée, fleur sauvage,
Vase de féminité,
Comète céleste,
Fillette de Phébus,
Nous qui ne sommes rien,
Comment pourras-tu
Nous faire être ?**

Essentielle séparation

**Essentielle séparation,
Ma vie est
Une femme sauvage
Dont je suis
L'amant total,
Volage et provisoire.**

**Essentielle réparation,
Ma vie est**

**Une adolescente
Amante jusqu'à la mort,
Un calcul sordide de la raison,
Le jouet mécanique du travail.**

**Essentielle dislocation
Ma vie est :
De la gauche et de la droite,
De la musique et du bruit,
De la poésie et de la physique,
De la folie et de la raison,
De la naissance et de la mort,
De l'existence et de l'essence,
De l'infini et du zéro,
De l'innocence et du pouvoir,
De la liberté et de la prison,
Du civil et du militaire,**

**Essentielle institution,
Ma vie est :
En avant ! Marche !
Gauche ! Droite !
Gauche ! Droite !**

Je suis fou !

**Je suis fou !
En tant que vif,
Dressé immobile,
A la fois libre
Et rivé dans l'instant.
En tant que mort,
Restant ivre
De tout bruit.
Je suis les yeux,
Je suis**

Le cœur et les reins,
La peau et les seins,
Des adolescentes
Qui meurent
A seize ans.
Je suis la solitude de l'enfant,
Je suis
Le crime contre la nature,
Je suis l'espace cartésien
Dressé contre le temps.
Je suis le souffle de celle
Qui sent approcher son amant.
Je suis la feuille d'érable
Qui va pourrir sur le ciment.
Je suis l'ombre dans la nuit
Que personne ne sent.
Je suis fou !
Immobile !
Plus mort que vif,
Hurlant dans la déchirure,
Entre l'être humain
Et son destin !

Cerf-volant

Cerf-volant
Noir de l'automne,
Tel un fantôme
Surgi de sa tombe,
Sous l'œil curieux
des terriens.

Dans l'air marin
Tu t'accroches.
Dans le ciel

**Comme un fou
Tu montes, aérien
Prenant la pose
Pour un rien.**

**Pour un rien
Tu plonges.
Le fil casse
qui t'attache
Et tu t'échappes**

**Dans l'espace
Néant
Pour qui
Tu n'es rien.**

**Cerf-volant
Noir de l'automne,
Les cris des enfants
Te cherchent
En vain maintenant,
Dans l'émoi,
Loin derrière
les toits .**

Limaces

**Hideux à voir nous serons
Dans l'espace des sentiments,
Ayant pris de nos amours les formes.
Liés par ceux que nous aimions,
Monstres hagards nous avancerons,
D'énormes trous sur le front,
De béantes plaies sanguinolentes,
Laisant sur notre passage
Les traces de limaces purulentes.**

**Les êtres chers que nous perdons,
Emportent dans leur tombe
Un peu de notre corps profond,
Quand plus tard couverts de moignons,**

**Nous continuons à voir partir
Ceux qui firent nos grands émois,
Sur le quai là nous restons,
Serrant notre cœur à deux mains,
Fixant le rail froid et noir,
Prostrés comme des momies,**

**Pains dont il ne reste que la croûte,
Nous voudrions être morts,
Nous voudrions être autres,
Nous voudrions quitter cet enfer,
Ce cailloux lancé dans le cosmos,
Plongés dans cette existence
Qui n'est ni rêve ni réalité,
Mais théâtre fou sur chaîne de fabrication.**

**Nous avons conscience de l'infini,
Dont ne sommes que la solitude.
Nous avons conscience d'un moi ,
Qui une fois mort et enterré,
Inscrit sur un calendrier,
De toutes façons inachevé,
Sera abandonné
Dans l'éternité glacée.**

Penchée elle reprise

**Penchée elle reprise
Le vêtement de son rêve.
Fixant le plancher
Elle se demande
En forme d'ironie,
Si l'espace n'existe
Que parce qu'il est
Factice ?
Elle se demande
Si le savoir est une plaie
Qui un jour se refermera ?
Si le temps est ce petit rat
Qui bat la mesure
Avec sa queue ?
Si le vêtement ne sert**

**Qu'à cacher sa nudité ?
Et derrière les brumes
De son cerveau,
La raison reconstruit
Son monde plein de raideur.
Et pour la consoler
Elle lui chuchote
Dans l'oreille,
Qu'elle fut d'abord
Une simple proposition
Avant de devenir
Une conviction
Universelle !**

**Penchée elle reprise
Le vêtement de son rêve
Qui couvrira sa nudité.
Mais les limaces
De son angoisse
Laisseront
Sur son ouvrage
De purulentes traces,
Celles des êtres chers
Avalés par les griffes voraces
Des chaînes de fabrication !**

Voyageurs

**Ceci est écrit,
Voyageurs,
Pour nous délivrer
De vous !**

**Car c'est pour vous,
Amateurs de pittoresque,
Qu'on a rasé
La montagne !
Et là où vous passez,
Cela sent
L'after-shave !
Et le préfabriqué
Remplace
Les petites fleurs !**

**Voyageurs,
Aveugles et sourds,
Vos valises sont remplies
De contrats,
De déchets,
De microbes et de mousses !
Collectionneurs
De sites et de merveilles,
De hiéroglyphes
Et de tampons,
Passeurs de portes
Et
Porteurs de troubles,
Êtes-vous bien
différents
De vos ancêtres
Les bons et braves
Missionnaires !**

**Voyageurs,
Du tourisme ou des affaires,
Il faudra régler
Un jour,
Vos comptes
Avec la terre !**

Je suis parti

**Je suis parti
Par transparence,
Laisant mes chairs mutilées
Se dissoudre dans l'indéterminé.**

**Je suis parti,
M'enfonçant dans un chemin
D'herbes,
Où de vieilles intellectuelles
Prenaient le soleil**

**Dans des fauteuils
En osier.**

**Je suis parti,
Laisant ce monde carré,
Composé de milliards
De petits ronds
Juxtaposés,
Et dont le centre
Est en feu.**

**Je suis parti,
Toujours inquiet,
Chargeant le vent
De classer mes documents,
Tremblant comme une feuille
Morte qui tombe.**

**Je suis parti,
A l'automne,
De la terrasse d'un café.**

Un bûcher fantastique !

**Se poser la question
De leur vie :
Une maladie qui arrive,
Quand on a envie
De rien faire.**

**Penser à tous ces êtres
Qui n'ont pu naître,
Quel dégoût cela laisse,
Cet horrible trou
Et les vers !**

**Maladie de la vie
Qui n'a plus envie
D'être.
Et que faire ?**

**Ainsi
Celles que j'aurais dû aimer,
Elles n'ont pas pu naître.
Et moi
Si occupé à les chercher
Tous les matins !**

**Longtemps
Entre deux eaux
Elles ont nagé
Dans le dégoût des égouts.
Il y a tant
De questions sur leur vie
A se poser.
Quelle maladie !**

**Incinérateur !
Je veux pour elles
Un bûcher fantastique,
Pour que mille fleurs
Du hasard
Puissent un jour
les aider
A retrouver leur chemin !**

Quand écrire je ne puis

**Quand écrire je ne puis,
A quoi bon relire ?
Je me jetterais dans un puits,
A quoi bon repêcher ?
Quand mon stylo est trop sec,
A quoi bon gratter le papier ?
Tout bruit n'est qu'un prétexte
Pour ne rien dire.
Quand écrire je ne puis,
J'oublie où je suis,
A quoi bon savoir où l'on est ?
J'oublie le matin,
Les vapeurs de l'inconscient,
Ennemi mortel
Des réveils stridents,
J'oublie même
De me laver les dents !
Alors je sors**

**Sous le coup de mes déceptions,
Je sors pour ne pas exprimer,
La crucifixion des amants,
La trahison des amis,
La solitude environnante.
Alors je traîne
Comme tous les passants.
Je deviens un brouillard flottant,
Un visage pâle,
Lointain et mélancolique,
Un ballon dirigeable,
Poussé par la rumeur
De la ville et ses gens,
Au bonheur des lézardes
Et des encombrements.
Quand écrire je ne puis,
Je m'envoie des messages
En liberté totale,
Ces désirs de rien
Qui sont mes désirs de tout.
Je m'installe
En communication
Avec l'envers de la situation,
Porté par les non-dits
De l'incompréhensible
Monde.**

Jardin suspendu

**Ainsi,
On le sait
Maintenant,
Aucun avenir
Dans l'homme,
Ni dans
Tout le reste !**

**Ainsi,
Tout est
Devenu simple.
Fini
Le grand bazar !**

**On peut
Mille fois
Réécrire l'histoire,
Aucun dieu
Ne la lira !**

**On peut
Crier
Au cœur de la nuit,
On peut
Appeler en vain,
Personne
Ne nous répondra !**

**Pourquoi
Nous plaindre ?
Tant que nos ventres
Seront pleins,
Tant que ceux de nos femmes
S'arrondiront,
Qu'avons-nous besoin
De plus,
Dans ce jardin suspendu
Au dessus du néant ?**

Le sens de rien

**Cherchant,
Désireux de tout
Savoir,
Le sens du mot rien,
J'obtiens tout ceci :
« Quelque chose,
Peu de chose,
Très peu de chose,
Aucune chose,
Néant ! »
J'en conclu d'abord
Peut-être hâtivement :
Le mot rien
Ne veut vraiment
Rien dire !**

**Puis je pousse un cri
Et jette le dictionnaire.
Rien,
C'est l'absence de tout !
Rien,
C'est la mort !
C'est la vue
De stricts inconnus
Serrés tels des sardines
Dans les fosses communes.
Est-ce pour les tenir
Au chaud ?
Combien sont-ils ?
Au moins
Faites le calcul !
Le résultat ?
C'est un macabre poème
D'au moins
Quelques dizaines
De maux !
Et cela
Ce n'est pas
Rien.**

Je suis debout

**Je suis debout.
Morceau de réalité
A découper
Suivant le pointillé.
Et je marche,
La tête tournée vers l'avant.
Mais est-ce que j'avance ?
Je l'imagine seulement.
Pour vivre,
Je contourne les obstacles.
Mais n'est-ce pas une illusion ?
Je sais que je m'enfonce
Dans les tâches journalières,
Auxquelles je dis : non !
Car elles m'empêchent
De penser les phénomènes**

**Et leurs complexes relations.
Alors j'essaye de ressentir
Les effets de l'inconscient,
Ce qui est la pire
Des solutions :
Je me crois abandonné !
Engraissé des idées des grands,
Abruti par les cris des petits,
Tel un mollusque sur son rocher,
Dans ce fouillis du temps
qui clapote au ralenti,
J'en ai assez d'être au seuil
De la totale incompréhension.
Prisonnier de ce monde,
Que je crois
A la fois unique et inexistant,
J'ai beau utiliser
Le dernier langage à la mode,
Mon âge ne cesse d'avancer,
Et pour sortir de cette matrice
Si peu maternelle,
Il faut encore que je pousse,
Et les rieurs ne seront pas de mon côté.**

Tohu-bohu de l'âme

**Pluie d'automne si lourde
Qu'elle emplit l'espace.
Musique de jazz si triste
Qu'elle envahit l'âme.
Gouttes lascives du robinet
Qui égrènent leur chapelet.**

**De l'infini du temps
qui s'écoule en nous,
jaillit la coupure du présent,**

**Et de cette blessure
Dégouline notre existence.**

Et les gouttes s'en foutent.

Et les cordes aussi.

Et l'eau

Et les baguettes aussi.

Et toutes elles sourient,

Et les gouttes font toc,

Et les cordes font dong,

Et les baguettes font tac,

Et le temps fait

Tic tac et parfois dong !

Et la pluie tombe si rudement,

Qu'elle dilue tout,

Même l'encre du stylo !

Femme noire

Car

A-t-on besoin

De proclamer

La diabolique beauté

De la femme noire ?

A-t-on besoin

De donner à admirer

Sa peau mate et veloutée,

La solide noblesse

De son port de reine,

Avec juste

Le dessous des seins,

Le dessous des mains,

Le dessous des reins,

Légèrement décolorés,

Dans toutes les variations

Du chocolat au café au lait ?

**Car a-t-on besoin de s'avouer
La splendeur de la femme noire
Quand devant vous elle se tient ?**

**Et quand le matin
Elle émerge du satin,
Tel un charnel sous-marin
Tapi dans son bassin,
Qui pourra dévoiler
Le mystère de son sexe ?**

**A ses côtés la femme blanche,
Avec sa beauté froide
Sculptée dans le marbre
Des funérailles,
Paraît blafarde,
Avec en plein corps
Cette touffe folâtre
Comme poussée au hasard
Du grand désert de la soif.**

Carreau cassé

**Carreau cassé
Sur
Vieille fenêtre,**

**Rengaine usée
Sur
Temps regretté,**

**Temps ancien,
Où
Femmes étouffaient
Pour
Être convoitées.**

**Enfantin poème
Qui vient,
Sur papier froissé,**

**Où
Le temps futur,
Imperceptiblement
Va l'effacer.**

**Infime plainte
Un dimanche ordinaire,
Et
Moi triste solitaire
Dans
Mon désert
De
Papier froissé.**

Croisement dangereux

**Incessante
Course de relais,
Au croisement dangereux
De la vie et de la mort.
Les squelettes s'y repassent
Les boulets de dynamite
Rivés à leurs chevilles !
Continuelle
Course de relais,
Des femmes mortes
En couches et
Des enfants nés
In extremis,
Au cours de
Leur extrême onction !
Pour accoucher
La femme du croque-mort
S'est mise à califourchon**

**Sur le caveau en réfection,
Et le nouveau-né
Est tombé dans la fosse !
Quand on l'a remonté
Deux fossettes s'étaient creusées
Dans ses joues roses !
A l'hôpital,
Un accident s'est produit
Au croisement dangereux
De couloirs encaustiqués.
Un chariot
Partant vers la morgue
A percuté
Celui qui transportait
De jeunes vies étiquetées.
Et le mort a écrasé
Les petits bébés !
Des profondeurs
Qui nous les cachent,
Tous ces innocents
Gémissent en vain
Pour revenir
Vers cette absurde vie.**

Si tu devais

**Poésie !
Si tu devais
M'abandonner.
Si un matin,
Profitant de la brume
Qui stagne
Encore sur le lac.
Si un soir,
Fuyant
Sur la plage
Désertée par la lune,
Le long
De la ligne divagante
De l'onde et de la dune.
Poésie !
Si tu devais
Me quitter,**

**Perverse enfant
Bientôt pubère,
Traînant
Derrière toi
Dans ta fuite
Tes voiles transparents,
Il vaudrait mieux
Que je sois
Mort !
Il vaudrait mieux
Que je sois
Un ossement blanchi
Craquant
Sous tes pas,
Que je sois
Un objet privé d'âme,
Que je sois
Replongé
Encore une fois
Dans ce monde
De désespérance.
Poésie !
Aime-moi !**

Matrice incessante d'elle-même

**Matrice incessante,
Sur elle-même refermée.
Entourée par ce rien,
Dont on ne peut parler.
Elle marche les pieds rentrés.
Epouvantail sous le vent,
Vantail grinçant.
Voyeuse elle observe
Son pulpeux intérieur.
Quel est l'angle le meilleur ?
Elle questionne la lumière.
Est-ce une étoile
Qui en elle
Tisse sa toile ?
Et nous ses fils aveugles ?**

Elle questionne la lumière,
La pare de mille mots,
Lui tisse des voiles somptueux.
Elle questionne l'air et l'eau,
Le feu, la terre et ses animaux.
Sans attendre la réponse
Qui vient toujours de si loin,
Dépend de tant de petits riens.
Sans attendre la réponse
Qui s'est perdue en chemin,
De sa chevelure emmêlée,
De brouillard composée,
Tout en attendant
Elle se refait une beauté.
Incessant matrice d'elle-même,
Dérivant à la surface de ce monde
Trop lisse,
Sans aucune profondeur,
Et qui n'a rien à nous dire,
Ce monde,
Qui n'a rien à nous dire,
Et qui prend toute la place !

Mélange

Le mélange des couleurs
Donne le blanc.

Comme
Le mélange des rumeurs
Ne donne
Que le silence.

De même que,
Le mélange des consciences,

**Malgré toute notre science,
Ne donne
Qu'une sorte d'inconscience.**

**Et tout ce mélange
Des couleurs,
Des rumeurs,
Des consciences,
Dont aucunes ne sont pures,
Donne finalement
Le gris universel
Où tout peut être dit,
Puisque
Cela n'a plus aucune importance
Dans la générale indifférence.**

Crispation

**A toi mon amour,
Ma passion en crise,
Ma crise passion,
Je dis : attends-moi !**

**D'abord nous laisserons
Loin de nous la technique,
Qui ne sert que de masque
Aux angoisses des croyants.**

**Alors
Je décollerai les pansements
D'angoisse
collés sur tes sentiments.**

**Alors
Je dénouerai les agrafes
De ta jupe plissée,
Les pleurs de ton âme
Dans les replis de ton cœur.**

**Puis j'examinerai
la sanglante blessure
de ton sexe amidonné,
avant de souffler
l'outré de tes seins.**

**Enfin je laisserai se déposer
Dans ton ventre programmé,
Les idéogrammes
De mes pensées ordinaires.**

**Alors nous laisserons
Nos cauchemars
Aliter notre animalité,
Sur le tapis décharné
De nos rêves.**

**Et nous laisserons
Hurler les voisins.**

**Et le facteur
Ne nous apportera pas
Le nouveau calendrier !**

Couleur des yeux

La couleur des yeux,

**La même que
Celle de la peau,**

**La même que
Celle de la crasse
Du vêtement.**

**Un nœud noir
Sous le menton,
Le même que
Celui du manteau.**

La couleur des yeux,

**Aussi immobiles
Que la pierre,
Dans la décrépitude
Grise,
D'un ordinaire matin
De vapeur,
De l'orient fatigué
D'une fin de siècle,**

**Dans l'incapacité
Où est ce regard,
De n'être autre
Qu'un
Regard de pierre,**

**A peine animé
Pour apparaître,
Seulement voué
A disparaître.**

Couleur du regard.

L'apparence

**Hier et demain
Ont rendez-vous
Ici,
Et moi
Je suis ailleurs.
Mais
Qu'est-ce que l'apparence ?
Un autre monde
Dont nul ne possède
Les indices ?
Son personnel féminin
Et l'élevage des porcs ?
Le silence de la nature
Dans le travail de l'érosion ?
La fabrication des réfrigérateurs
Et les gourbis en parpaings ?
Ou bien
Est-ce ces tas d'immondices
Au seuil du désert**

Omniprésent ?

**Un âne passe,
Portant le poids
De toutes nos existences.
Ici l'herbe est morte
Sous les semelles indifférentes.
Là, sur les terrasses,
Du linge bat au vent
Des télévisions.
Plus loin
Sont les tombeaux
De ceux qui furent
Et sont ailleurs.**

**Dans la réalité,
Une vie dort en nous
Qui ne sommes
Que des étrangers.
Ici
Hier et demain ont rendez-vous,
Et nous, sommes partis
Définitivement.**

Les morts sont mis en paquets

**Chaque été,
Dans notre quartier,
Les morts
Sont mis en paquets.
On les enveloppe
D'un linceul murmurant
Puis
D'un cordon de silence,
Et pour les présenter,
On les aligne
A la grille d'entrée.
Mais
Chaque fois que vous entrez
Il y a une machine
Qui fait « tilt ! »**

Car
Elle vous a fiché,
Vous êtes son client,
Et elle compte
Le paquet de temps
Qu'il vous reste
Pour être
Comme les autres alignés.
Comme toutes les machines
Elle s'en fiche !
Car elle n'a pas le trac.
Et son doigt cybernétique
En passant fait « tic ! »,
Et en repassant fait « tac ! »

C'est ainsi que chaque été,
Dans notre quartier,
Les morts sont mis en paquets,
Par une machine
Pleine de tics,
Mais aussi
Pleine de tact.

Nature morte

Immuable éternité !
Comme
Une nature morte,
Clouée
Par le hasard
Sur la voûte étoilée.
Elle existe
L'espace d'un matin,
Dans une sorte
De mouvement inné.

Sortilège !

Issue de la tristesse

**De la pureté,
Ou bien seulement
Simple plainte,
Sans aucune originalité.**

**Et pourtant
Si belle !**

**Exotique éternité !
Aucun mot
Ne peut te saisir,
Toi ,
Même pas née
D'une volonté !**

**Nature morte
Condamnée
A perpétuité.**

Déchirantes révisions

**Déchirantes révisions
De l'huile et du sang,
Où les mains
Méthodiquement,
Démontent les pièces,
Mettent
Les corps en miettes,
Les moteurs en sang.**

**Déchirantes révisions,
Dans les noirs sous-sols
Des garages en béton
De l'inconscient,
Entre deux inondations**

**Des sentiments
Et des passions.**

**Déchirantes révisions,
Dans la graisse rose
Et le sang noir,
Des amours blessés,
Des accidents de parcours.**

**Ici tous ont les pieds sales,
Mais ils se tiennent la main.
Les marchandes des quatre saisons
Ont des reines pour compagnes,
Et les révolutionnaires
Couchent avec les assassins.**

**Déchirantes révisions
Dans les incurables écuries
Du genre humain.**

Prière à la mort permanente

**Mort, qui à l'instant
Nous fait à la vie
Disparaître,
Mort !
Qui au même instant
Nous fait comme cadavre
Apparaître !
Ah ! Diablesse !
Tu ne perds pas de temps !**

Seul reste de nous

**Après ton passage :
Un mégot,
Un chapeau,
Une cravate,
Parfois une prière,
Hâtivement dite,
Qui s'envole au vent !**

**Désormais
Nous sommes devenus,
Ces voyageurs infatigables,
Ces tire-au-flanc
Qui
Parcourent le néant
En tous sens,
En dépit du bon sens !**

**Ô mort !
Quels encombrements tu crées
Dans le néant !
Et que peux-tu bien faire
De ta mémoire géante ?**

Aux carrefours de la cité perdue

**Aux carrefours de la cité perdue
L'apparence se prend en photo.
Aux carrefours de la cité perdue
Pour avoir l'air de quelque chose
Il faut se prendre pour une étoile.
Aux carrefours de la cité perdue
Pour parfaire le décor,
Les feux sont verts au printemps,
Deviennent jaunes en été,
Passent au roux en automne,
Puis virent au gris en hiver.
Aux carrefours de la cité perdue
Les couples consultent tous les mois
Le catalogue virtuel et universel
Des blessures du toi et des rêves du moi,
Tandis que sur les deux boulevards**

Défilent en se croisant,
Les « tractions avant » noires
Et les fragiles poupées à la mode.
Aux carrefours de la cité perdue
Quand il fait chaud par les fenêtres ouvertes,
On peut voir les hommes en tricots de corps
Qui jamais ne partiront à la guerre,
Et les fillettes aux seins nus
Qui ne seront jamais mères !
Aux carrefours de la cité perdue
Les bateaux restent en cale sèche,
Les vieux meurent en solitaires,
Et les bébés ne naissent plus
dans le ventre de leurs mères.
Aux carrefours de la cité perdue
Tout passe et trépasse,
Réglementairement,
Sauf le vent,
Qui,
Comme d'habitude
N'en fait qu'à sa tête.

Esclaves de l'existence

On dit : « Existence »
Fièrement.
Mais nous ne sommes
Que ses esclaves !
Disant cela
Nous n'avons
Rien dit !
Car
Animaux,
Nous sommes
Ces couples nus
Vautrés sur la terre,
Râlant de plaisir

**Et de douleur
Au rythme
D'un glas militaire,
Tandis
Qu'une équipe
De fantômes lubriques
Vident religieusement
Nos intestins
Les donnant à manger
A des chiens !**

**La terre
N'est ainsi
Qu'un simple charnier !**

**Avec
Dans le nord,
Comme linceul
La neige !
Et dans le sud,
La poussière !**

Morts vivants

**Vivants !
Ceci n'est pas pour vous !
Il y a pourtant parmi nous
Les suicides logiques
Des déjà morts,
vivant encore.
Lentement, inexorablement,
Devant l'ombre qui vient,
Beaucoup ne sont plus là,
Ou bien ils refuseraient,
Ou bien ils se débattraient,
Ou bien ils fuiraient,
Quand, dans le silence blanc,
Acculés au mur glacial,
Les armes se lèvent,
Bien peu sont capables
Sans jeter une larme,
De crier à leur bourreau :**

« Le coupable, c'est toi ! »

Vivants !

**Ceci n'est pas pour vous !
Il y a pourtant celles qui,
De la pointe du gratte-ciel,
Se sont lancées dans
L'interminable chute,
Dont le temps leur a laissé,
Le loisir, dit-on,
De revivre en cet instant
Toute leur vie passée.
Leur visage apaisé
Le démontre ensuite.
Quand elles dorment
Sur la chaussée,
A peine déchaussées.**

Vivants !

**Ceci n'est pas pour vous !
Gardez jalousement
Vos paradis artificiels !**

Autoportrait nu dans mon cercueil

**Quand j'étais petit on me disait :
Tout est comptabilisé !**

**Chaque intention, chaque acte,
Chaque geste, chaque regard !
Je voyais peser avec d'énormes balances
Les âmes mortes des vivants,
Les âmes vivantes des morts,
Et je me demandais :**

**« Quelle précision pour peser de si légères choses ! »
Je voyais le livre de comptes du Dieu tout puissant,
Toujours infiniment bon et infiniment aimable,**

**Avec dans un petit coin,
Écrit entièrement à la main,
Tout ce que j'avais fait,
Tout ce que je n'avais pas fait,
Tout ce que j'aurais pu faire.
Qu'allait-on au juste me reprocher ?
Qu'aurais-je le droit de dire ?
Et qu'est-ce que je dirai en fait ?**

Vision d'aveugle que tout cela !

Comme si je pleurais sur mon cadavre.
Car dans mon abri minable,
Dans la caverne de ma peau,
Suis-je vivant ? Suis-je mort ?
Que puis-je en dire ?
Même les vieilles parlent de leur sexualité,
Et moi je n'en ai pas.
Même les vieux plantent des arbres,
Et moi je dépense tout en gâteaux !

Pourtant quand viennent enfin les vacances d'été,
Quand les scolopendres activent leurs pseudopodes,
Les mères araignées courent vers l'eau en papotant.
Quand bébé cancrelat, la bave au menton, fait des pâtés,
Tandis que mademoiselle blatte lisse ses élytres,
Quand, Grand Dieu ! même monsieur le curé,
Relève sa soutane pour enjamber la vague !
Moi, qu'est-ce que je fais dans cet univers-là ?

Je sais bien que tous nos actes sont insignifiants
Eu égard au silence effrayant des sphères infinies !
Mais toujours bien manger sa soupe !
Comme disait ma grand-mère.

Histoire de cet instant

En cet instant, ce minable instant qui n'a jamais eu lieu.
Sur un chantier, dans une usine,
L'homme qui meurt, pousse en silence
Son dernier cri.
En cet instant, un bébé pleure dans la nuit.
Des milliers d'avion partent pour ailleurs
Des jeunes filles nues posent devant l'objectif,
Donnant à vendre leur fausse pudeur.
Une personne sur dix effectue un larcin dans un magasin.
Un moine en supination reçoit une claque de son Dieu.
Deux candidats chauves restent en lice en un combat douteux
Sur l'incapacité à gouverner un pays.
Les salles des musées croulent sous les œuvres mineures,
Tandis que leurs sous-sols regorgent de croûtes majeures.
Deux autodidactes projettent de reconstruire le « Titanic ».
Henry Miller pourrit dans sa tombe californienne.
Cent mille écrivains trébuchent sur une phrase

Devant un paquet de cigarettes nocives pour leur santé.
Deux cent mille caporaux attendent leur nomination
Au grade de caporal-chef.
Deux millions de fœtus femelles tiraillent le ventre de leur mère.
En cet instant qui n'est déjà plus rien.
Combien de milliards d'hommes dorment déjà sous la terre ?
Et qui est leur assassin ?
Quelques millions de fillettes en détresse se font des tresses.
Quelques jeunes hommes en état de sainteté font vœu de chasteté.
Quelques millions de mâles s'enfoncent dans les ténèbres femelles.
Quelques centaines vont être émasculés !
Quelques fous travaillent sur le mouvement perpétuel.
Tandis que les machines
Tournent à dix pour cent de leur capacité,
Un pour cent des humains est en état de passion amoureuse.
Les araignées attendent dans leur toile qu'une mouche passe.
Quelques naturels fabriquent encore des flèches empoisonnées.
Et le monde occidental tousse toujours en pleine crise.
En cet instant qui est déjà toujours passé.
La garde-barrière préposée au passage à niveau latéral de Villeneuve sur Cher,
Lève enfin la barrière manuelle sur la petite route déserte.

Songes perdus

Tel le lièvre en mon gîte je songeais.
Qu'est-ce que la beauté,
Si elle ne masque que le squelette de la mort ?
Qu'est-ce que l'amour,
S'il ne cache que la solitude de l'être ?
Qu'est-ce que la religion,
Si elle ne représente que la bureaucratie de l'au-delà ?
Croire ! Croire ! Croire !
Ce mot ne m'évoque que le cri lugubre du corbeau.
Que la vie est belle pourtant,
Quand elle s'oublie !
Et qu'importe la religion
Si on possède l'amour.
Et qu'importe l'amour
Si on possède la beauté.
La vie en soi n'est-elle pas simple jouissance ?
Avec le double infini du temps
Qui s'étale,
De chaque côté de sa robe fleurie ?

Elle semble pourtant bien difficile à tous.

**Le monde entier tient
Dans le cerveau débile
De l'homme,
Qui n'y comprend toujours rien !**

**Alors songe notre lièvre :
Tout est illusion.
Il n'y a pas d'ici.
Il n'y a pas d'ailleurs.
Puisque le vide est partout.**

**Et la notion d'homme se perd,
Comme s'est perdue celle de Dieu.
Et prenez cette jeune fille morte,
On ne peut plus la violer,
N'est-ce pas ?
Mais
On ne peut plus la faire rire,
Non plus ?
Et c'est bien cela le plus terrible.**

L'œil s'ouvre au monde

**L'œil s'ouvre au monde.
Et voici le ciel
Qui lui offre sa lumière.
Et voici la mer
Qui lui demande sa main.
Et voici la vague
Qui lui trace un chemin.
Et voici le sable
Qui lui emprunte ses pas.
Et voici les palmes
Qui lui récitent leurs rêves.
Et voici les femmes**

**Qui lui offrent leurs seins.
Et voici les nuages,
Les nuages coquins
Qui lui cachent le soleil.
Et voici le lune,
Dont on disait
Qu'elle faisait rêver
Dans l'ancien temps
Les jeunes filles amoureuses.
Et voici l'ombre
Qui lui offre la nuit,
Et ses visions et ses cauchemars,
Et son sommeil éternel.**

**Et l'œil se ferme au monde,
Pour de bon
Et part pour le néant.**

Autrefois

Autrefois il y avait :
**Il y avait des chevaux et des poulains,
Et dans les champs des meules de foin.
Et dans les prés
Des enfants qui couraient après les chiens,
Des enfants de paysans
Qui couraient après les canards et les lapins.
Puis les grosses machines sont arrivées.
Les grosses machines ont coupé les blés
Et les têtes.
Il en sortait une poussière jaune,
Qui montait jusqu'au ciel,
Qui n'en voulait pas
Et qui retombait sur les toits
Qui en voulaient bien.**

**Et ils sont partis les enfants,
Les petites bêtes et les oiseaux,
Les lapins et les chevaux,
Les canards et les poulains.
Et les machines ont remplacé les paysans
Dans les champs.
Et les paysans ont remplacé les ouvriers
Dans les villes.
Et les usines se sont installées
Elles-mêmes dans les champs.
Après avoir remplacé les ouvriers dans les villes
Par des machines de plus en plus perfectionnées
Qui se sont de plus en plus éloignées,
Les hommes des villes, comme ceux des champs
Ont disparu de la surface de la terre,

Et en attendant l'arrivée
D'une nouvelle épopée
De ce monde enchanté,
Les ténèbres devinrent encore plus épaisses.**

Féminine litanie

**Nez pointu des anglaises
Lèvres lippues des africaines
Fesses dodues des françaises
Seins lourds des américaines
Yeux fendus des japonaises.**

**Cernes noirs des fillettes
Cou grassouillet des mères
Joues crevassées des vieilles
Barbe noire des concierges
Hanches larges des ouvrières.**

**Culottes trouées des étudiantes
Fichu voile des musulmanes
Mollets poilus des paysannes
Mains diaphanes des saintes
Fines moustaches des chattes.**

Têtes rasées des prisonnières

**Taille alourdie des policières
Lunettes carrées des greffières
Blouse blanche des infirmières
Robe brune des cisterciennes.**

**Maillot moulant des sportives
Chevilles entravées des captives
Mamelon nacré des polynésiennes
Langue charmeuse des speakerines
Ongles crochus des sorcières.**

**Tutu coquin des danseuses
Culotte de peau des cavalières
Pubis rasé des cover-girls
Couvercle nickelé des théières
Tourelles blindées des automitrailleuses.**

Conscience de l'ombre

**Pourquoi vouloir forcer
L'ombre
Qui nous entoure
Et nous oppresse,
Sans jamais nous parler ?**

**Et si cette ombre,
Par hasard,
Possédait une conscience,
Ne faut-il pas
La laisser en paix ?**

**Condamnés à la continuelle
Remise en question**

**De notre devenir,
Dans cette modernité
Déjà lasse de son temps,
Nous,
Animaux dénaturés,
Dont l'image se brouille
Au moindre regard
Trop appuyé,
Ne pouvons plus dormir
Sans rêver
A un rayon de lumière
Qui éclairerait
Notre monde inachevé
Par son inconscience
De l'ombre.**

Parfois je m'enfonce

**Parfois je m'enfonce,
Tel Dante,
Ayant perdu Béatrice,
Dans les multiples cercles
De l'enfer.**

**Parfois j'explore,
Les nombreux mondes
Parallèles,
Leurs purgatoires,
Leurs paradis artificiels.**

**Parfois je vais renifler,
La vie des autochtones,
Il serait dommage
De ne pas en profiter,
Avant de réintégrer,
La place
Qui nous est assignée
Dans la bibliothèque
Du vivant.**

**Ainsi font je pense
Les peintres,**

**Les photographes,
Les historiens,
Les péripatéticiennes.**

**Eux savent ce qu'ils font.
Moi pas.
Et souvent je m'arrête
Et me mets à pleurer.**

**Car tous ceux
Que j'admirais
Sont déjà morts,
Et c'est si dur
De rester tout seul
Au milieu
De tous ces saltimbanques.**

Le ver et l'univers

**Dans un espace vide de toutes parts
Trône une pomme énorme.
Miracle elle tient !
Personne n'est là d'ailleurs
Pour se demander
Pourquoi ?
Ceci c'est le premier acte
Et le plus mystérieux.
C'est pourquoi il dure très longtemps
Au point de devenir très ennuyeux.**

**Quand sort d'un petit trou
Un ver gracile, charmant,
Qui en attaque la chair,
Des débris se forment
Et la pomme se couvre de ses excréments.
Le ver dévore la pomme
Et c'est le deuxième acte.**

**Maintenant il est magnifique,
Très gros, et de plus en plus
Il fait l'important.
La pomme elle, est devenue**

**L'ombre d'elle-même.
Et c'est le troisième acte.**

**Puis le jour baisse progressivement.
Car la pomme, elle, est morte.
Le vers commence à maigrir
Puis se dessèche inexorablement.
Arrive le noir absolu
Et c'est le dernier acte.
Le plus sublime
Et le plus fascinant
Car il dure, lui vraiment,
Des siècles et des siècles !**

Neurones pervers

**Un inextricable nœud de neurones pervers !
Voilà le spectacle hideux de notre vieux cirque,
Où dans les spasmes de la mère nourricière
Qui ondule sa croupe servile et putride,
La technique agressive qui susurre et rassure,
Adopte la vertu théologale des légats aux bains.
Quand au public couché des grands amphithéâtres,
Il se comporte dans ces repas funèbres comme des galopins,
Buvant la bouse de cet univers magique,
Qui reste pourtant pathétique.
Et la morte vertu, et la verte nature,
Où les avez-vous abandonnées, pauvres humains ?
Dans un dédale d'espèce cartésienne
De si pauvres dimensions
Que portes et fenêtres
Comme mendiants affamés et juifs incendiés,
Fuiet de toutes parts
Par des trains grinçants et des gares sinistrées
Vers des planètes anesthésiées.
Car nous, c'est la violence et l'inceste partagé !
Nous, c'est cette civilisation de pacotille
Impropre à la consommation !
Nous, c'est la girafe blafarde
A force d'avoir avalé trop de café
Pendant la lecture brûlante des autodafés !
Nous, c'est le moteur qui cafouille et bafouille
Au petit matin dans son nuage de fumée !
Nous, c'est la pantin désarticulé avec tous les tics**

**Du drogué à la pharmacopée de l'informatique !
Nous, c'est la bible, tous les textes prétendument sacrés,
Et leur fatras de désirs incontrôlés !
Nous !
Qui sommes impurs et taxés,
Nous !
Qui sommes bradés sur tous les marchés,
Nous !
Qui récurons les gamelles sales du régiment,
Nous !
Qui barbotons dans le sang de l'Afrique écartelée,
Nous !
Cette plainte informe qui monte du fin fond de l'univers,
Nous, cet inextricable nœud de neurones pervers
Qui se drogue à l'éternel
Tout en lui faisant un pied de nez !**

Juste avant qu'on retourne le steak

**Les étoiles sont des astres morts qui fuient
Aux quatre coins de l'univers,
Où nous allons les rejoindre comme poussières.
Néant ! Néant ! Né en quoi ? Mystère !**

**En attendant je vis une réalité au goût amer.
Je mange. Je dors. Je me déplace en ruminant.
Il sort de ma bouche des mots, des kyrielles de mots !
Ils s'éteignent aussitôt,
Des étincelles qui tombent sur du sable.
Tous les soirs je me couche.
Tous les matins je me lève ou presque,
Comme le soleil mon ami lointain.
Parfois je rêve.
Et lui, que fait-il à part se dépenser en pure perte ?
Car faut-il être normal pour rêver en ce monde grégaire ?
On dit « amour fou » et pourquoi pas « amour aliéné » ?**

**Mes oreilles perçoivent bruits et silences des glaces.
Mes yeux reçoivent lumières et ténèbres des enfers.
Lumières universelles et ténèbres infinies.
Silences de l'univers et bruits divers.**

Quelle cacophonie !

Toute vie est courte quoiqu'on en dise
Et grand-maman la mort nous tend toujours les bras
Au détour du chemin tout là-bas.
Il y a ceux qui disent : « N'y pensez pas ! »
Dans le Monde il n'y a personne à part nous
Et nous sommes des lilliputiens, dit un autre naïf.
A peine si nous existons, mais c'est notre destin,
S'écrie la cousine Berthe en retournant le steak
D'un geste sec,
Surveillée par le chat qui attend un bout de gras.

Le porc de ma grand-mère

Ils l'ont tué malgré ses cris atroces.
A l'écart ils m'avaient amené,
Car ils savaient tout le mal qu'ils faisaient.
Car ce porc voulait vivre !
Pendant un an il fut pendu,
En morceaux,
Sur les barres de bois
Au plafond de la cuisine.
Pendant un an je déjeunais de lui,
Et d'un peu de lait,
Avant d'aller chaque matin
Au collège des prêtres,
En haut de la côte.
Ils m'apprenaient,
Ces valets de l'inquisition,
Que Dieu
Est un être infiniment bon
Et infiniment aimable,
Mais compter jusqu'à cent,
J'en avait bien du mal.
Autant de coups je recevais,
Autant mon frère le porc en était gratifié,
Car tous deux nous étions impies
Et donc dignes d'être punis.
Le porc était logé
Au fond du jardin sous le clocher.
Ma grand-mère préparait sa pâtée.
Il mangeait tous nos restes.
Comme lui je devais
Devenir grand et fort.

C'est pourquoi on me força à le manger.
 Est-ce que je crierai
 Aussi fort que lui
 Le jour de mon exécution ?
 Car, en doutez-vous, ce porc était mon frère.
 Bien que sa queue fut tout à fait ordinaire,
 Qu'il en avait de beaux poils blonds !
 Et il les aimait tant les carottes du jardin !
 Nous l'avions eu tout petit.
 Il avait alors l'innocence des arbres et des petites bêtes.
 C'était bien tôt pour être séparé des siens !
 On ne s'intéressait à lui que pour le gaver.
 Il en avala des pâtées !
 Ma grand-mère les préparait
 De ses gros doigts gourds et boudinés.
 Elle était si fière de son porc
 Qu'elle en parlait à son Dieu
 Chaque soir avant de se coucher.
 Je ne sais pas s'il lui répondait.
 Ma grand-mère était mystique.
 Entre elle et son Dieu, c'était vraiment terrible !
 Entre elle et son porc, c'était plus humain.
 Elle répétait que Dieu était à la fois,
 Tout et rien, amour et haine, joie et chagrin.
 Je ne sais pas ce qu'en pensait le porc,
 Sauf, qu'eu égard à ce qu'il recevait,
 Enormément, vraiment, il grossissait !
 Ce porc était vraiment innocent.
 Profitant qu'on changeait sa litière,
 Il volait les carottes du jardin.
 On avait beau le corriger,
 Chaque fois il recommençait,
 Car il avait le dos trop solide !
 Pourtant, une carotte devant son groin,
 Et on le menait par le bout du nez !
 Quand il pesa presque 400 kilos,
 Je demandais si le poids de son âme
 Etait compris dedans,
 Comme chez les égyptiens anciens.
 Je reçus pour cela une sacré gifle.
 On ne plaisantait pas avec le sacré
 En ces temps-là où j'aimais bien m'amuser.
 Ce temps, qui est maintenant dans les musées.
 Car ce porc, si proche de moi
 Par bien des côtés,
 Etait bien propre à me fasciner.
 Je le voyais au centre de la trilogie divine
 Qui imageait mon livre de catéchisme.
 Seul il était capable d'en représenter à la fois
 Le côté pratique du père, son réalisme,

Le côté tragique du fils, son martyr,
Et enfin
Le côté comique du Saint-Esprit, sa malice.
Car il faut bien le dire,
Avec sa tête au raz du sol,
Son groin de boute-en-train,
Ses pattes fragiles, son port de citerne,
Ses yeux de faussaire,
Sa queue pointant vers l'arrière,
En forme d'interrogation,
Ce porc, à l'égal d'une boîte de sardines,
Suivant le pointillé des morceaux à découper,
Portait collé sur son dos
La clef pour l'égorger.

Deus ex machina
Ceux qui vont mourir te saluent !

Savoir enfin vivre
Quand il est trop tard,
Sous un soleil qui ne brille
Jamais pour tout le monde,

Dans un calme sans signification,
Comme une chatte se grattant le dos
Dans le creux d'une gouttière
Au quarante et unième étage
D'un gratte ciel,
Tandis que d'un banal accident d'avion
Il ne reste que la manche galonnée
Du commandant de bord
Accrochée à l'enseigne grinçante
D'une maison de passe,

Si on calcule la vie
Le résultat fait zéro.

Et malgré la rumeur persistante
Des femmes de ménage
Traquant
L'inexorable retour de la poussière,

**Malgré le drame bourgeois
De la merde dans un bas de soie,
La trahison de la réalité
Qui vous coule dans le béton
D'un autre que vous-même,
Tandis que le fond de l'air
Ne fait que brasser la misère humaine
Sous l'éclat de rire de l'histoire,**

**Oui, Deus ex machina,
Morituri te salutant !**

**Adieu la dure vie !
Adieu la douce mort !
Et en route pour le néant !**

Femme trop belle

**Femme trop belle
Qui nous paralyse
Quand on est en elle,
Tel est le désert
Dont on croit qu'il nous parle.**

**Qu'a-t-il à nous dire d'ailleurs ?
Et même s'il chante parfois
Que répondre à sa musique ?
Et quel sentiment y a-t-il là ?**

**Le monde entier n'est qu'un désert
Plein de rage silencieuse
Et quand un bruit y est perçu
Personne ne sait qui appelle.**

**Le monde est
une femme trop belle
Qui nous paralyse**

Quand on est en elle.

**Ami !
Attention à l'appel du désert !
Pour toi, rebelle,
La seule musique
Sera celle de la pelle
Qui refermera dans le sable
La tombe que pour toi il appelle.**

**Avec comme seule prière
Le sourire du diable !**

Etouffantes sont nos nuits

**Etouffantes sont nos nuits
Dans nos appartements d'hiver.
Où nous nous sentons si faibles.
Où
Nos insomnies sont un temps d'arrêt
Dans ce monde arithmétique,
Où
Le silence nous est insupportable.**

**Dans ce monde où
Silence est équivalent à mort
Et bruit équivalent à vie.**

**Et bruit agit pour nous comme drogue.
Dans ce monde géométriquement plat
Où
Humains ne sont que fourmis droguées,
Pour recommencer sans cesse
D'interminables examens,
Dans ce monde où
La poésie nous est refusée,
Où
Nos nuits défilent sans rêves**

**Pour venir les animer,
Où
Les jours filent sans amour
Pour venir les supporter.**

**Dans ce monde monstrueux
Où
Que sont devenus nos espaces ?
Et
Que sont devenues les espèces ?**

**Dans ce monde où
Personne ne saura
Ce qu'ont été ces nuits
Car
Seul voit le néant
Qui s'en fout !**

L'homme n'est pas seul

**Ceux qui me disent
Que
L'homme n'est pas seul
Me font rire,
Car
On ne pleure pas sur le vide !
Et
Peut-on appeler liens
Ces rapports ridicules,
Empruntés,
Lâches et faux,
Imbéciles et intéressés,
Que l'homme entretient
Avec lui-même ?**

**L'homme !
Si bien ancré au sein**

**Du grouillement animal,
Sa férocité,
Son exigence.**

**L'homme !
Cet amant de l'universel
Qui meurt de soif
Dans son désert de lui-même !**

**L'homme !
Qui restera toujours seul
Tant qu'il se croira
Unique !**

Le livre

**Nous ouvrons le livre, comme une porte qui grince,
Devant les allées cunéiformes des phrases,
Qui ne se donnent qu'avec réticence.**

**L'imprimeur a aligné les mots,
Fixé les lignes et les paragraphes,
Mis en place l'ordre
Dont la pensée se nourrit.
Un ordre flasque et plein de remous
Qui surnage dans le magma visqueux
Des calmars géants et des pythons musculeux.**

**Le livre fait de sueur
Et du sel des angoisses
De la petite bourgeoisie.
Cette classe sans âme
Broyée par les machines
Et les sociétés anonymes.**

**Le livre prend à son piège
La pensée du philosophe,
La matière du scientifique.**

**Sous une couverture épaisse
Cachant le vide
Qui ensevelit le tout.**

**La beauté domine le monde
De sa tragique nudité,
Le livre lui, en cache
La maigreur squelettique.**

**On peut dire des droites parallèles
Qu'elles ne se rencontrent jamais
Parce qu'elles ne sont qu'égoïstes,
A moins
Qu'elles ne puissent se séparer
Parce qu'elles s'aiment trop.**

**Ainsi s'en va chaque livre
Tel un poème géométrique,
En attendant sa destruction.**

Le glas résonne

**Le glas résonne au clocher du village.
Entre chaque gong
Retombe le silence
Comme un insupportable poids.
Début du culte que les vivants
Rendent aux morts
Qui ne le leur rendent pas.**

**Quelques pelletées de terre,
Un discours en latin,
Et les pleurs sur soi-même,
Car le mort lui s'en fout,
Disparu dans la nuit,
Interdit sous peine de vie
A l'érotisme de la chair.**

**Le glas résonne au clocher du village.
Quelques pelletées de terre,
Insupportable poids
Retombant sur le silence.
Une image furtive
Exacerbe l'absence**

**De l'être qui fut aimé,
Kidnappé par l'éternité
Même.**

**Un discours en latin
Sur la puissance de la nuit,
Les tombeaux
Et leurs portes scellées,
Les allées qui ne mènent
Nulle part
Sauf à quelques fontaines
Pour arroser les pissenlits.**

**Un jour c'est certain
On songera
A l'inutilité des cimetières,
Dans ce monde
Qui ne se connaît même plus
Lui-même.**

Car vous savez

**Car vous savez que l'amour
N'est qu'un secret entre deux êtres.
Misérable secret,
Que l'apparence de votre histoire
Dans toute sa pauvreté.
Et quelle vérité apporte la réalité ?**

**Et ce matin mangeant quelques radis
Sous l'air frais de la méditerranée,
Rentre par la fenêtre ouverte
Quelque trirème audacieuse
Qui galéra sur ce rivage
Il y a bien des années.
Mais quelle vérité apporte la réalité ?**

**Et vous mangez ce morceaux de viande
En ne pensant à rien
Et surtout pas à cette bête assassinée,
Misérable secret.
Et parce que tout poète rime avec toute bête,**

**Vous demandez encore une fois
Quelle vérité apporte la réalité ?**

**Alors vous partez secrètement,
Restant à raz de terre,
Car aujourd'hui
Est votre sortie comme fantôme
Qui est le destin de tout homme.**

**Et vous partez chercher l'amour
Qui est le secret entre les êtres.
C'est pourquoi
Tout le monde s'en fout.
Et ce sera comme cela
Pendant des siècles et des siècles,
Conformément à la réalité même.**

Se réveiller le matin

**Se réveiller le matin.
Ouvrir les volets,
Et avoir devant les yeux,
Instantanément,
Ce qui s'y déroule
Comme étant toujours
Le Même.**

**Cette apparente continuité,
Aussi insatisfaisante
Qu'un leurre.
Résultant seulement
D'un long, trop long
Apprentissage.**

**Cet accord parfait,
Savant, trop savant
Entre les yeux
Et ce qu'ils nous restituent.**

**Cette osmose qui nous lie
Si intimement,
Que seule la mort**

Nous en délivre.

**Cet « à priori » projeté
Dans cet ailleurs
De nous-même.**

**Cet ailleurs dont nous ne savons rien,
Même pas s'il existe,
Et qui pourtant nous procure
Cette gêne extrême.**

**Se réveiller le matin,
Inerte et simple.
Ouvrir le volet
Et bien refermer
La fenêtre de l'être,
Pour ne plus craindre
Ses courants d'air.**

Rêve d'un mort

**Aujourd'hui c'est
Votre jour de sortie
Comme fantôme.**

**C'est le rêve de tous les morts,
Enfin presque.**

**Car,
Sommes-nous autre chose
Que ceux qui nous parlent,
Et qui eux-mêmes
Ne sont rien ?**

**Dans ce rêve,
Des femmes à têtes de cerfs,
Vêtues de robes épaisses,
Flottent
Dans de monstrueux aquariums,
Parmi des vieillards nus
Dont des naines noires
Tailladent les lèvres fardées,
Sous les yeux mélancoliques
De poissons obèses
Qui fabriquent plus de bulles**

Que les plus sérieux des papes.

**Mais plus bas
Ce n'est qu'une machine
Qui relâche de ses soupapes
Des molécules d'air
Qui passent et trépassent
En sifflant
Dans leur croyance impitoyable
D'appartenir
Au grand cycle de l'univers.**

**Aujourd'hui
C'est votre jour de sortie.
Profitez-en !
Car c'est le rêve de tous les morts.**

Et dans votre amertume

**Et dans votre amertume,
Riez, riez marins !**

**Car après des jours de mer
Des nuits et des ris d'enfer,
Voici venir à vous
Les portes de la terre
Avec ses champs de romarins,
Et les yeux noirs de ses putains.**

**Et sur les quais grinçants
Glissent les caisses en fer,
Comme autant de cercueils
En attente
Du jugement de l'éternel.**

**Et dans votre amertume,
Pleurez, pleurez marins !**

**Car où sont-ils allés
Vos amours barbares
Tandis que sur les quais
Glissent les ruisselantes amarres ?**

**Les larmes de celles que vous quittez
Surnagent un moment
Dans le monstrueux silence de la mer,**

**Tandis que
Quelque part, nul ne sait,
La solitude des chiens
Guide désormais
Vos destins de marins.**

Qui se cache ainsi derrière ?

**Derrière l'apparence des formes,
A quoi sert donc la beauté ?
Qui se cache du néant,
Impossible de le séduire !**

**Derrière le défilé du temps,
Qui se cache du néant,
A quoi sert donc la durée,
Quand on possède l'éternité ?**

**Derrière l'écran du dérisoire
Se montre parfois l'essentiel
Qui se cache ainsi du néant,
Pour ne pas être découvert.**

**Derrière la scène de la cruauté
S'agite l'ensemble du vivant
Qui se cache ainsi du néant,
Avant de s'entretuer.**

**Derrière la pudeur de la vierge
Se voile la nudité de l'être
Qui se cache ainsi du néant,
Avant de se reproduire.**

**Derrière le mystère de la mort
Se pare le dérisoire squelette
Qui se cache ainsi du néant,
Avant de devenir poussière.**

**Derrière l'espérance du salut
Se joue le jeu de la religion
Qui se cache ainsi du néant,
Avant l'horreur de la vérité.**

**Derrière l'ombre de la caverne,
Se projette le théâtre du néant
Dont nous sommes les artistes
Volontaires et impénitents.**

La mort de grand-mère

**Après de son époux la mise en terre,
Grand-mère a continué encore
A vivre de son chagrin.
Elle n'y voyait presque plus
Mais
Continuait à chérir les fleurs de son jardin.
Parfois
Après le repas
Elle allumait une cigarette
Et
Levant ses yeux aveugles
Vers le ciel,
Elle priait là-haut qu'on la rappelle.**

**Son chat chéri, à son tour,
Rendit son âme légère à l'univers.
Et
Sur sa table de nuit**

**Il y avait :
L'imitation de Jésus-Christ
Et
Les confessions de saint Augustin.
Car grand-mère avait un refuge,
C'était son Dieu,
Même si dans le fond
Elle restait une femme inquiète,
Car on ne sait jamais
Si on va être sauvé,
Avec la religion chrétienne.**

**Ainsi
Cette femme peu ordinaire
Conversait avec son Dieu.
Mais que lui disait-il ?
Personne n'en saura jamais rien,
Et c'est mieux ainsi,
Car ne l'oubliez pas,
Hommes de peu de foi,
Ses voies sont impénétrables !**

Je tombais en amour

**Une fois,
C'était une nuit,
Mais pour moi
un grand jour,
Je tombais en amour,
Amoureux d'une passagère.
Amour de passage,
Amour pas sage,
Ce jour-là
Il y avait beaucoup de vent.
Une bourrasque.
Souleva sa robe,
Sa robe légère.
Et poussa un petit cri
Et fit ce mouvement
Si charmant,
Comme en cet instant
L'héroïne d'un roman.
Un jour
Qui était une nuit,
Je tombais amoureux
D'une passagère,**

**Victime du vent
Qui souleva
Sa robe trop légère,
Montrant
Ce qu'il ne devait pas,
Poussant
Un petit cri
Qui lui échappa
Dans la grâce
De ce mouvement,
Et tout le reste
Évidemment.**

En attendant le débarquement

**Sous le soleil de la guerre,
L'été entre deux blockhaus,
Allongés sur le sable nu,
Une fillette et un garçon
De treize ans déjà,
Se regardent et se parlent.
Ce sont des paroles pour rire
Des paroles dont ils savent
Qu'elles n'ont aucun sens.
Des paroles timides qui cachent
La naissance de leurs sens.**

**Un peu plus loin,
Des hommes en tricots de peau
Largement échancrés aux épaules,
Regardent la mer où
Dix petits nuages blancs
Apparaissent venant de l'horizon.
Et qu'est-ce qui les amène
Si ce n'est la guerre,
La guerre sainte,
La guerre enceinte des dieux ?
Et ce silence terrible
S'installe entre eux deux.
Et des fourmis dégingandées
fuiant apeurées
Sur leurs peaux brunes**

Où brillent des perles
De sable jaune,
Sous la folie de l'été
Faisant monter
La sève dans leurs seins.

Entre eux
Rien ne s'est passé,
Juste un émoi et ce regard
Jeté pendant la guerre
Sur le bord de la méditerranée,
En attendant le débarquement.
Cet émoi toujours là
Carbonisé depuis.

Dans la prairie

Une toute petite fille
Fleur posée dans la prairie
Faisait un bouquet
De feuilles mortes.

Elles qui sont si belles
Et pourtant
Elles qui sont mortes,

Dit l'enfant si frêle
Se tournant vers sa mère

Beaucoup plus loin

Un large sourire
Sur sa face ronde
Image du bonheur

tenant d'une main
Une trottinette
En métal japonais

Et de l'autre
Faisant signe
A sa fille chérie

De venir la rejoindre.

Même si Dieu n'existe pas

**Même si Dieu n'existe pas,
En tous les cas,
Il en a des prophètes,
Hou ! là ! là !
Et tout ça
Fait beaucoup de fêtes,
Pendant tout ce temps
Où l'on a rien à faire !
Car pour meubler le temps
Qui est l'intervalle
Entre le début et la fin,
Que faire en attendant ?
Rien !
Un mot de quatre lettres
Qui devrait en avoir zéro !
Car,
Dans tout commencement
Il y a inexorablement
En germe sa fin,
Et donc la fin existe
Dans le commencement,
Autrement
Il n'y aurait pas de temps,
Et si Dieu n'existe pas,
Le temps lui existe,
N'est-ce pas braves gens ?
D'ailleurs il est dit :
Au commencement tout
N'était qu'abîmes et ténèbres,
Le vide et le néant
Se partageaient le reste,
Et le souffle de Dieu,
Mais le souffle seulement,
Errait à la surface des flots,**

**Car Dieu lui-même
S'ennuyait si ferme
Qu'il se mit à créer le Monde,
Cette apocalypse immonde,
Qui n'était autre que
Cette pensée sur lui-même.
Car si Dieu existe,
Peut-il exister
Autre chose que lui-même !
J'en appelle à tous les prophètes !**

En ces jours sombres

**En ces jours sombres
Il entre en moi
Le grand vent d'hiver,
Y créant
Son vide existentiel.**

**Et du minuscule point de vue
De mon absolue inconscience,
J'essaye de regarder
Ce qu'il en est des choses
Et tout le tremblement.**

**Et cela me fait peur.
Car
Est-ce vivre que tout cela ?
Est-ce vraiment si différent,
Que d'être mort ?
Et que faut-il craindre ?**

**Je regarde en moi et autour,
Et je me dis
En pensant à lui :
Est-ce ainsi que Dieu
A voulu que soit son Monde ?
Et personne ne répond.**

**Et si ce Monde-ci,
Et si ce monde-là,
N'était qu'un raté du hasard ?
Un peu de poussière**

**Dans un espace impavide ?
Un tas de matériaux,
Assemblés sans but ni raison,
Poussé par le mouvement
En un ramassis de misères,
Prenant des formes malades
Dans nos têtes animales ?**

**Et on essaye
D'en faire
Toute une histoire.
Et quelle histoire !
En ces jours sombres.**

Parole de marteau piqueur

**Assis sur le banc d'un jardin public
Tel un martin pêcheur.
Il pleut, il fait soleil.
Au loin un marteau piqueur.**

**Mais où sont passés
Les bergères
Et leurs blancs moutons ?**

**Un vol de moineaux
Se pose à côté de moi.
Moineaux ! Moineaux !
Où étiez-vous partis ?**

**L'un d'eux, déplumé, chétif,
Reste à l'écart comme triste.
A quoi pense t'il ?
Comment savoir avec un oiseau ?
Et comment le lui dire ?**

**Marteau ! Marteau piqueur !
Mais où sont passés
Les bergères
Et leurs blancs moutons ?**

A l'art haché et au temps tique

**Je dis :
Vive la lumière et à bas l'électricité !
Week-end des guêpes
A la lueur des torches.
Les rats sont au travail
Les prix baissent.
Mais où est le plaisir
Sur les routes de la chair triste ?
Et que risquons-nous à n'être rien ?
C'est la leçon de 20 siècles
Et de tant de philosophie.
Et mourir avec
Des souvenirs pleins la tête,
A quoi ça sert ?
D'avoir une jeunesse des sables,
Des peines efficaces,
Et des tas d'horizons artificiels,
A quoi bon !
Car vous le savez bien,
Dans l'oubli des jours
Et des phrases mortes,
Vous sentez votre corps**

**Vous échapper,
Votre moi vous est arraché
De l'intérieur,
L'amour de la vie et de la symétrie
Sont à jamais perdus
Je dis attention
Au Dieu de lumière !
Car
La mort d'un poète ne vaut
Même pas un poème !
Et donc
Ténèbres par devant, ténèbres par derrière,
A tous ces personnages si peu clairs
Je redis :**

**A bas l'électricité
Et vive la lumière !**

Derrière l'église

**Derrière l'église,
Il y a une sorte de place,
Sans forme spéciale,
Ni banc, ni arbre, ni sable,
Même pas une vieille carcasse
Où viennent les enfants,
Seulement un peu de vent d'autan.**

**Derrière l'église,
Il y a une sorte de place,
Où ce n'est pas par hasard
que viennent les amoureux,
En secret.**

Derrière l'église,

**Les amoureux viennent par deux,
Sous le regard de Dieu,
Qui est seul,
Tant pis pour lui,
Pour son plus grand malheur.**

**Derrière l'église,
Sur cette place où il n'y a rien,
Ni banc, ni arbre, ni sable,
pour les enfants, pour les vieillards,
passent les amoureux
Et s'enfuient leurs chagrins,
Avec le vent d'autan
Qui n'y est pour rien.**

Partir dans la nuit

Partir la nuit dans la cité en pluie,

**Sortir en pleurs de son travail,
Parce que votre amour vous a fui.**

Quitter son usine et sa lumière blafarde,

**Marcher en larmes dans la ville pourrie,
Traverser la chaussée et le brouillard,**

Avec pour seule compagnie,

**Les roues des automobiles criardes,
Qui font chut ! chut ! à votre passage.**

Longer les vitrines brillantes,

**Où des vendeurs grotesques
Violent en une danse macabre,**

Des mannequins à la peau de plastique.

Rentrer dans sa chambre d'hôtel,

**Disant merde à Dieu et son monde banal.
S'endormir en travers de son lit,**

**En rêvant de cheval sauvage,
Au galop sur des plages,
En rêvant
de grandes plaines fleuries,**

Dans la nuit.

Il est parti

Il marche dans la rue

**Ô ! grasses voitures
Ô ! fécales matières**

**Ô ! belle bacchante
Ô ! fesse dodelinant**

Ô échafaudage branlant

**Ô chaussée aveuglante
Des autoroutes saignantes.**

Il marche dans la rue

**Il embrasse une femme
Allongée là
Qu'il aime depuis si longtemps
Qu'il ne la connaît même pas.**

Il marche dans la rue

**Il prend à droite
Il prend à gauche
Ses rires
Ses pensées
Ses rêves
Se déversent sur la chaussée
En vrac
Un instant**

**Ô ! vie
Ô ! femme bouillante,
Brusquement
Dans une sorte de mollesse
Il quitte le paysage**

**Il marchait dans la rue
Puis
Comme une ombre
Il est parti.**

Le minable

Le minable, le dormeur, le flatteur, l'acteur,
L'absent,
Le prolétaire, le tricheur, le vilain, le nouveau,
L'incendiaire,
L'emmerdeur, le fumiste, l'étranger, le négrier,
Le solitaire,
Le fou, l'idiot de la famille, le leader,
Le chasseur,
Le râleur, le communiste, le chef de gare,
Le ringard,
Le plombier, le garde suisse, le fumeur, le fumiste,
Le marginal,
Le vidangeur, le rempailleur, le pinailleur, le bidasse,
Le violeur,
Le traître, le patron, l'archevêque, le détrousseur,
Le bachi-bouzouk,
Le secrétaire bilingue, le ténor du barreau, le concierge muet,
Le baratineur,
Le faux maigre, l'agent secret, le barbu, la barbouze,
Le demi-dieu.
Le clochard, l'académicien, le milliardaire, le joueur,
L'indien,
Le gourou, l'adjudant-chef, le convoyeur, le voyeur,
L'embaumeur,
Le proxénète, le gardien de la foi, le chirurgien,
L'oto-rhino-laryngologiste,
Le titulaire, le caviste, le tirailleur, le tripier,
Le géomètre,
Le philosophe, l'assassin, le saint, le crétin,
Le passeur,
Le résidu d'une fausse-couche interrompu par un coup de sonnette,
Jeté tout droit dans un escalier en colimaçon,
L'homme, quoi.

Un sacré animal !

**Il est aimable comme une porte de prison,
Il avance comme une tortue,
Il est aveugle comme une taupe,
Il est bête comme une oie,
Il boit comme un trou,
Il dort comme un loir,
Il est fort comme un turc,
Il est fauché comme les blés,
Il est habillé comme l'as de pique,
Il est haut comme trois pommes,
Il est fermé comme une huître,
Il est jaloux comme un tigre,
Il se sent libre comme l'air,
Il est laid comme un pou,
Il est menteur comme un arracheur de dents,
Il est orgueilleux comme un paon,
Il ronfle comme un sonneur,
Il est sérieux comme un pape,
Il est saoul comme un polonais,
Il est fainéant comme une couleuvre,
Il est doux comme un agneau,
Il est bavard comme une pie,
Il est malin comme un singe,
Il est têtu comme une mule,
Il est raide comme la justice,
Il souffle comme un phoque,
Il est solide comme un roc.**

Inutile de le présenter.

**Vous l'avez reconnu :
C'est l'homme, bien sûr !
Un sacré animal !**

CRASH !

**L'avion tombe !
Ne pas avoir peur !
Il ne se passera rien !
Le grand gouffre noir
Ou
Le long silence blanc,
N'est pas perceptible,
A vos organes défaillants !
Alors,
Elle se démiche à grands zigzags,
Arme avec un clic
Son chien de fusil !
Je lui clitore sa ligne Maginot !
Tandis que le coco
Fonce à toute berzingue**

**Par le hublot,
L'hôtesse encore bien en chair
Monte sur une chaise et crie :
Tous aux abris !
Sous le choc,
Tous les saints du Paradis
Se lèvent comme un seul homme !
Et saint Christophe porte un toast
Aux pauvres déchets humains,
Pour oublier que la vie
N'est qu'un immense éclat de rire !
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !**

Patibulaires mais presque

**Nos pères qui sont aux cieux
Nos pères biologiques
Nos pères légaux
Nos pères blancs
Nos permissionnaires**

Nos pères Noël
Nos pères peinarads
Nos pères fouettards
Nos perçages
Nos percepteurs
Nos pères franchouillards
Nos percherons
Nos pères cocus
Nos perchoirs
Nos pères allongés au champ d'honneur
Nos pères allongés sous la table
Nos percolateurs
Nos percussionnistes
Nos perestroïka
Nos perfectionnistes
Nos pères fondateurs
Nos perforateurs
Nos périssables
Nos pères haïssables
Nos péristyles
Nos péritonites
Nos pères toniques
Nos perlimpinpin
Nos permanents
Nos imperméables
Nos pernicieux
Nos pères vicieux
Nos perplexes
Nos pères pantouflards
Nos perroquets et leurs chiens
Nos persécuteurs
Nos persifleurs
Nos pères condamnés à perpétuité
Nos personnages
Nos perturbateurs
Nos peroxydés
Nos pères pervers
Nos pères sans complexes
Priez pour eux
Car ils ne savent pas ce qu'ils font

Il marche dans la rue

**Il marche dans la rue
Tel une mouche
Sur le fil d'un rasoir.**

**Ô voitures grasses !
Ô matières fécales !
Ô moustaches grossières !
Ô échafaudages branlants !**

**Il prend à droite
Il prend à gauche
Il embrasse une femme
Allongée là
Qu'il aime depuis longtemps.**

**Ô chaussées bouillantes !
Ô routes saignantes !
Ô constructions croulantes !**

**Il marche dans la rue
Il prend à gauche
Il prend à droite
Il embrasse une femme
Qu'il ne connaît pas.**

**Puis brusquement
Tous ses rêves
Toutes ses pensées
Se déversent en vrac
Sur la chaussée sale.**

**Cela dure un instant
Juste le temps d'une vie !**

**Puis dans une sorte de mollesse
Il est parti !**

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous



